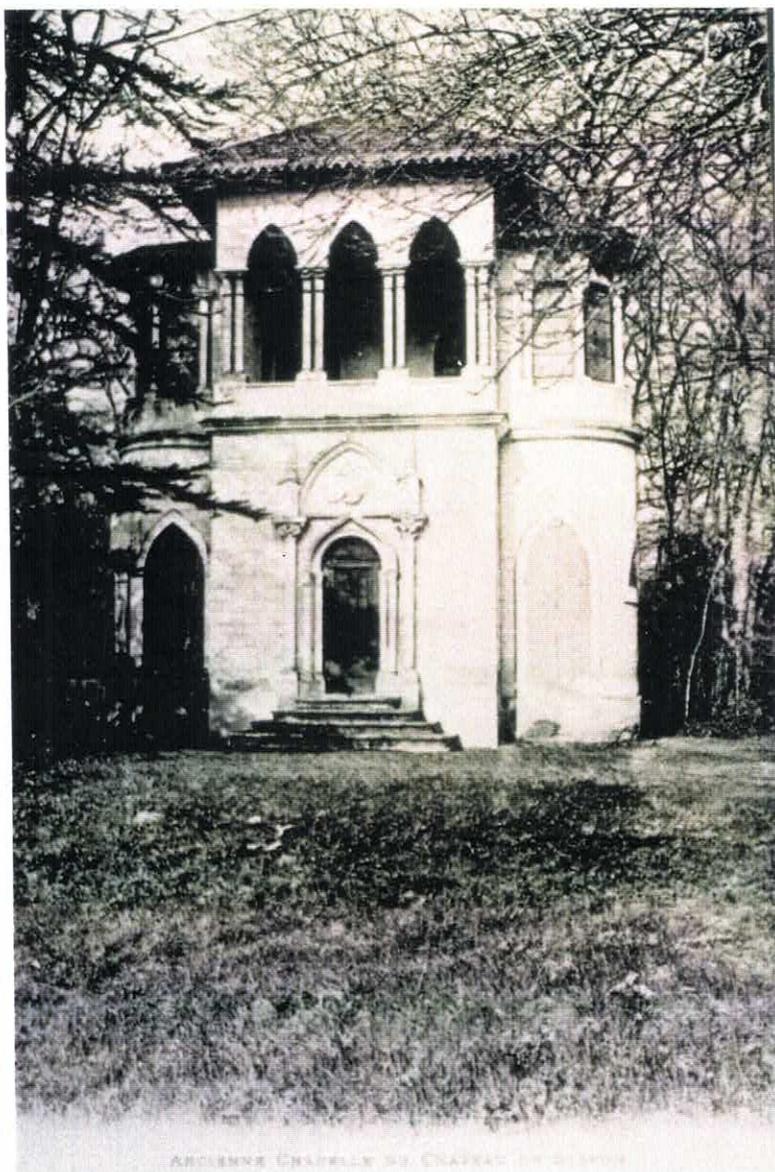
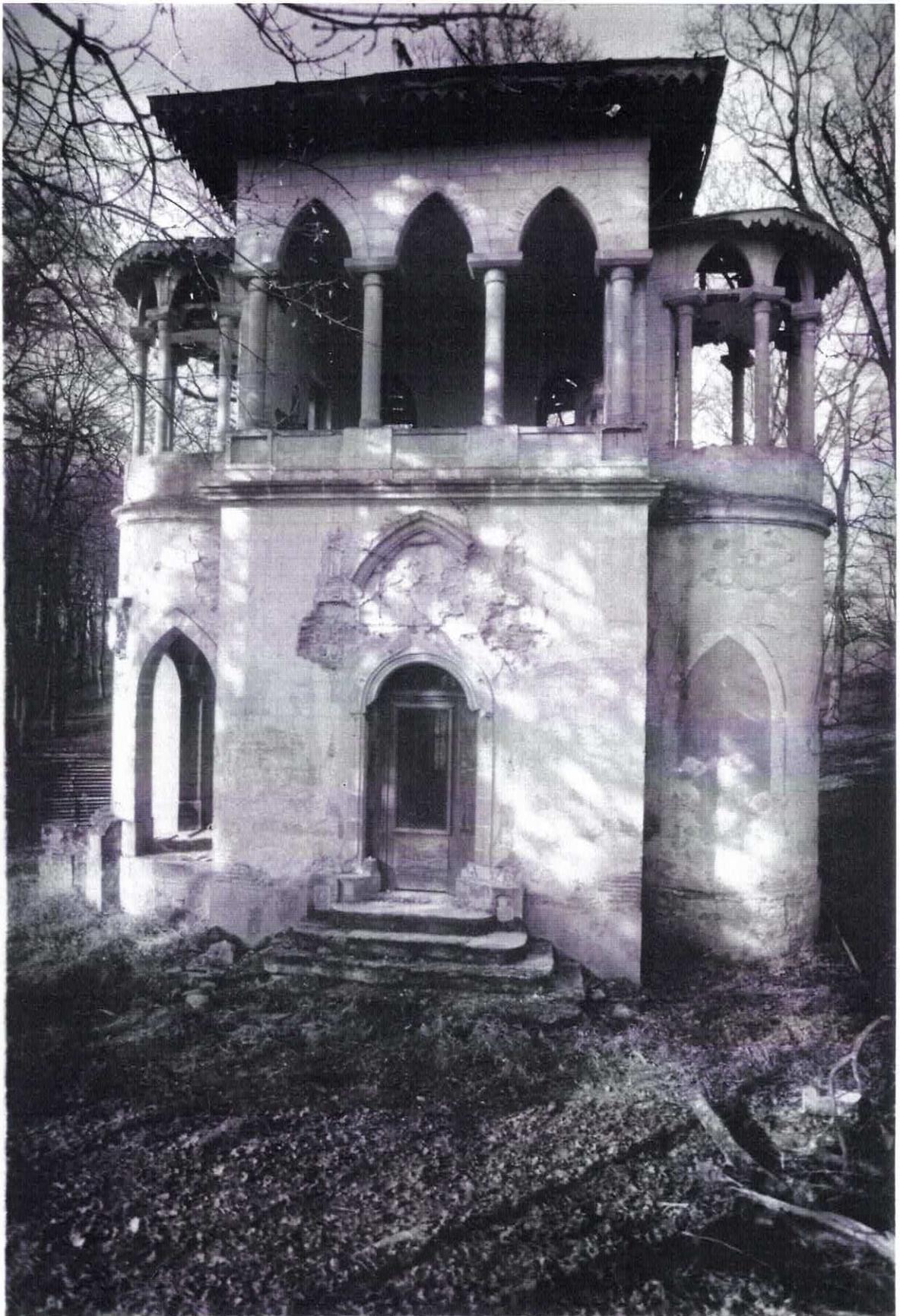


**LE PAVILLON NEO-GOTHIQUE
DE MAURENS-SCOPONT (TARN)**



*Dossier réalisé par M.-P. Chaumet pour
B. d'Ingrando, propriétaire du château de
Maurens-Scopont.*



*Le pavillon de Maurens-Scopont : état actuel (cliché Olivier Ton-That)
(Page précédente : le pavillon de Maurens-Scopont au début du siècle,
Carte postale ancienne, s.d.)*

AVANT-PROPOS

L'étude présentée ici a été conçue comme une synthèse des données connues sur le pavillon du parc du château de Maurens-Scopont (Tarn). Son objectif est double : faire connaître la valeur de cette petite architecture néo-gothique, construite entre 1804 et 1812, mais aussi présenter une reconstitution et une localisation de ses anciens décors en vue d'une prochaine restauration.

L'aventure du pavillon est aussi complexe que passionnante. Dépassant le cadre étroit d'un parc de château, elle ouvre sur de nombreux autres horizons. Elle croise ainsi l'histoire de l'art médiéval toulousain, celle du romantisme, celle des premières sociétés savantes ou celle du vandalisme, qu'il soit de notre siècle ou du précédent. Mais elle rencontre également la destinée de passionnés qui, animés par leur amour du patrimoine, permirent la conservation et l'étude d'oeuvres sinon ignorées de tous.

En fait, l'histoire de Maurens-Scopont peut être vue comme une parfaite illustration du regard posé sur le patrimoine artistique français durant un siècle et demi.

Construit sous le Premier Empire par le marquis de Castellane, premier président de la Société Archéologique du Midi de la France, le pavillon fut conçu pour recevoir une collection de sculptures médiévales sauvées du vandalisme post-révolutionnaire. Démantelés en 1960, ses décors romans et gothiques furent vendus à la ville de Toulouse. Les sculptures furent confiées au musée des Augustins tandis que les bases, colonnettes et chapiteaux gothiques servirent à l'édification d'une galerie du cloître des Jacobins. Quant au reste du château, il fut acquis, en 1961-1962, par l'Electricité et Gaz d'Algérie pour accueillir une colonie de vacances. Par la suite, l'absence d'entretien durant près de deux décennies doublée d'une indifférence vis-à-vis d'un petit édifice du XIXe siècle et d'un château très souvent remanié depuis le XVIe siècle, conduisirent à la détérioration générale du site.

Son rachat de 1987 à 1991 s'accompagna d'une volonté de la part du nouveau propriétaire de sauver et de faire revivre Maurens-Scopont. Ainsi fut lancé un vaste projet de restauration dont la première étape porta sur l'orangerie, les dépendances, le parc et le château, encore en cours de réaménagement. Les travaux sont maintenant à l'ordre du jour sur le pavillon, classé Monument Historique depuis le 17 février 1995. L'objectif de la restauration est avant tout de rendre son âme à cette architecture exceptionnelle ; elle aura donc à coeur de retrouver son état originel et de la restituer dans son intégrité.

I PRESENTATION GENERALE
DU PAVILLON

**1 LE MARQUIS DE CASTELLANE (1761-1845),
CREATEUR DU PAVILLON**

Aucune source n'a encore pu identifier l'architecte du pavillon de Maurens-Scopont. Toutefois, la personnalité et la culture du marquis de Castellane conduisent à penser que cet homme fut le véritable concepteur de cet édifice, fort simple dans sa forme générale mais très original, pour son époque, par le choix de ses décors.



*Le marquis Joseph Léonard de Castellane d'Esparon
(lithographie publiée dans les Mémoires de la
Société Archéologique du Midi de la France, T. 5, p. 295)*

1.1 *L'homme public.*

Né en Provence à Saint-Paul-les-Trois-Châteaux le 6 novembre 1761, Joseph Léonard de Castellane d'Esparron s'installa dans le sud-ouest, dans un premier temps à Lavaur, où son oncle occupait le siège épiscopal, puis à Toulouse¹. Sa formation apparaît conforme à son milieu, puisqu'il s'engagea dès l'adolescence dans une carrière militaire. Mousquetaire à 14 ans, il fut nommé sous-lieutenant au régiment du roi à 17 ans. En 1786, il était capitaine au régiment Ségur-Dragons et, deux ans plus tard, major en second au régiment de Médoc-Infanterie.

Dans la tourmente de la Révolution, il émigra en 1791 et rejoignit l'armée des nobles émigrés dans la 8ème compagnie d'infanterie noble. Réfugié en Angleterre, il poursuivit sa carrière militaire : il participa, par exemple, en 1795 à l'expédition de Quiberon et fut nommé adjudant-général du corps d'armée commandé par le prince de Léon, puis chevalier de Saint-Louis par le comte d'Artois.

Avec l'avènement de Napoléon, le marquis de Castellane fut radié de la liste des émigrés et quitta l'Angleterre pour Paris, puis pour Toulouse où il s'installa dans son hôtel particulier, 10 rue Croix-Baragnon. Sa carrière prit alors un nouvel élan avec l'exercice de charges officielles, sous l'Empire puis sous la Restauration, dans l'armée² ainsi que dans l'administration municipale. Dès 1804, il était responsable au Bureau des Arts de Toulouse et de 1818 à 1830 conseiller municipal. En 1830, à la Révolution de Juillet, alors âgé de près de 70 ans, il abandonna définitivement toute charge publique pour se consacrer essentiellement aux travaux de la Société Archéologique du Midi de la France, qu'il créa en 1831 avec Alexandre du Mège³. Personnage bénéficiant alors d'une considération certaine grâce à sa longue carrière publique, la marquis de Castellane apportait à la jeune société savante sa respectabilité et sa reconnaissance officielle. Ce rôle fut d'ailleurs clairement évoqué plus tard par Auguste d'Aldéguier lors de son éloge à Alexandre Du Mège : (...) [*A. Du Mège*] *comprit en même temps que pour atteindre son but, il avait besoin de placer sa pensée sous*

1 Les données biographiques sont pour l'essentiel issues de : Auguste d'Aldéguier, *Eloge de M. le marquis de Castellane dans Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.5, 1841-1847, p.297-313. Voir annexe IV.

2 En 1808, il fut colonel de la garde d'honneur qui accueillit Napoléon et il reçut la légion d'honneur. Il fut également colonel de la garde nationale et obtint en 1816 le brevet de maréchal de camp honoraire.

3 C'est dans son hôtel particulier de la rue Croix-Baragnon qu'eut lieu la séance inaugurale de la Société Archéologique du Midi de la France. Voir annexe III.

le patronage d'un homme réunissant les avantages du mérite et du savoir à ceux d'une haute influence de la cité. Il ne pouvait y avoir d'incertitudes, le nom et toutes les distinctions de M. de Castellane le désignait entre tous comme le meilleur garant du succès de l'institution¹. Ainsi élu premier président, il resta à la tête de cette société savante jusqu'à son décès en 1845. Ces quinze dernières années furent alors pour lui l'occasion de se consacrer à sa passion de l'art et de la recherche.

1.2 Le collectionneur érudit

Bien que sa carrière militaire et politique se conforma à son rang aristocratique, le marquis de Castellane possédait depuis toujours une profonde attirance pour les arts et un réel talent de dessinateur. Ce dernier fut d'ailleurs officiellement reconnu lorsqu'il fut reçu à l'Académie Royale des Arts de Toulouse en présentant une *Vue des bords de la Loire* exposée au salon de 1787². En outre, quand il s'exila à Londres, il put en partie gagner sa vie dans la peinture de camées. Plus tard, après son retour en France, son aptitude au dessin et son amour de la littérature se conjuguèrent dans la publication d'un ouvrage sur les portraits des personnages dont parlait dans ses lettres Madame de Sévigné, avec laquelle il avait un lointain lien de parenté. Dans ce travail apparaissait déjà la collaboration de son fils, Boni³ qui, comme son père, illustra abondamment les premiers tomes des mémoires de la Société Archéologique.

Artiste doté d'une fortune personnelle, l'amateur d'art fut tout naturellement collectionneur. Son attention se porta sur ses deux centres d'intérêt essentiels, la littérature et les arts plastiques. Sa bibliothèque qui conservait nombre de manuscrits et incunables toulousains dont il fut un des premiers à s'intéresser, fut vendue après sa mort par son fils qui connaissait alors quelques revers de fortune. De même, à la suite de ventes ou de donations, la majeure partie de la collection fut dispersée. Seul un ensemble fort cohérent de sculptures romanes de Saint-Sernin et de chapiteaux de cloître gothique fut conservé durant un siècle et demi sur le pavillon de Maurens-Scopont.

1 Auguste d'Adéguier, *Eloge à M. A. Du Mège* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.8, 1865, p. 261.

2 *Les expositions de l'Académie Royale de Toulouse de 1751 à 1791 : livrets publiés et annotés par Robert Mesuret*, Toulouse, Ed. Espic, 1972, p. 491.

3 Il convient ici de préciser qu'il ne faut pas confondre ce fils de Castellane, mort en 1857, avec le célèbre dandy du même nom qui ne naquit qu'en 1867.

Le contexte particulier de l'époque favorisa la constitution de cette collection d'œuvres religieuses. En effet, encore sous l'Empire, le vandalisme post-révolutionnaire faisait toujours rage par la vente et la destruction d'ensembles ecclésiastiques du Moyen Age. De ces ruines, le marquis de Castellane acheta des sculptures qu'il utilisa ensuite dans la construction de son pavillon néo-gothique.

Pour le peu que l'on sache, ces collections se révèlent fortement marquées par le Moyen Age démontrant ainsi la précocité du goût de cet amateur qui reconnut dès le début du XIXe siècle la valeur et la qualité propre de l'art médiéval. L'on comprend dès lors son engagement quelques décennie plus tard dans la bataille menée par la Société Archéologique où il *enrôla* les membres fondateurs réunis *sous les bannières de cette nouvelle croisade chargée de venger le moyen-âge de l'oubli et des outrages qu'il subissait depuis plusieurs siècles*¹.

La dernière facette de la personnalité du marquis de Castellane concerne l'érudit. Dégagé de ses charges, ce n'est qu'à l'âge de 70 ans et grâce à la création de la Société Archéologique qu'il put mener de véritables recherches. Comme beaucoup d'amateurs du XIXe siècle, il aborda ainsi ses travaux comme un loisir de retraité. Néanmoins, la qualité et la portée de ses publications ne peuvent être considérées comme secondaires : *Notice sur deux bas-reliefs du Moyen-Age, Voyage au purgatoire de saint-Patrice, Notice sur l'église de Saint-Aventin, Notice et extraits d'un manuscrit de la vision de Tintal, Notes sur les rois Goths qui ont régné sur la France et sur leurs monumens*², *Inscriptions du Ve au Xe siècles recueillies principalement dans le midi de la France*³... Cette simple énumération témoigne des centres d'intérêt de l'érudit et confirme l'orientation du collectionneur : le Moyen Age dans toutes ses manifestations, littérature, paléographie, histoire, architecture et sculpture.

1 *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T7, p. 274.

2 Articles publiés dans les *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.1, 1832-1833.

3 Série d'articles publiés dans les *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.2, 1834-1835.

Voir annexe II pour la liste complète des articles publiés par le marquis de Castellane dans les mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.

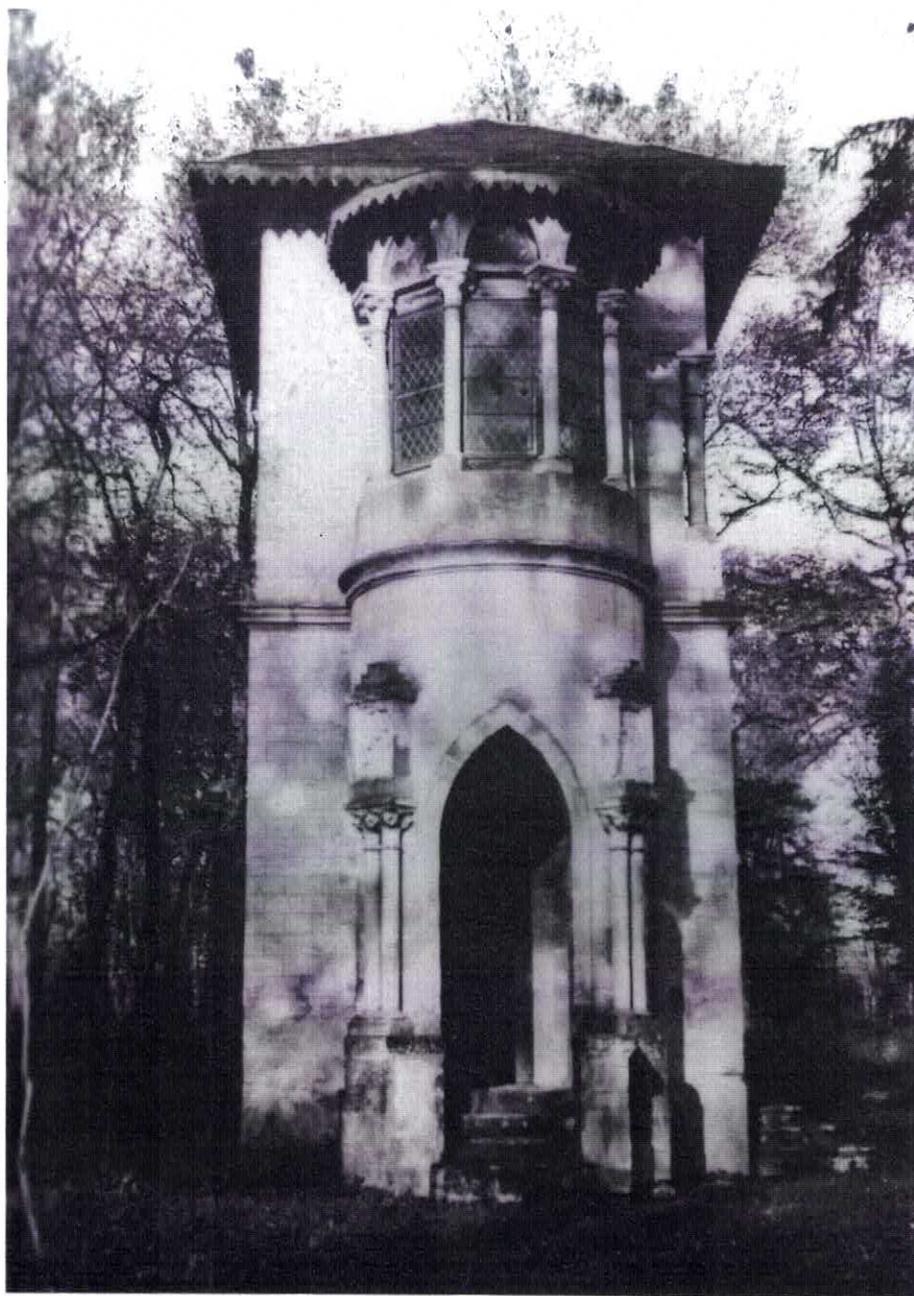


Planche I.

*Lithographie du Marquis de Castellane d'un bas-relief du XIVe siècle,
autrefois encastré dans le pavillon de Maurens-Scopont
(Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France, T.1, 1832-1833)*

2 LE PAVILLON DU MARQUIS DE CASTELLANE

Se dressant dans le parc arboré du château de Maurens-Scopont, où le marquis de Castellane passait l'automne, le pavillon se présente d'emblée comme une petite architecture de plaisance. Sa plus belle façade faisait d'ailleurs autrefois face à un étang et tournait résolument le dos à la demeure principale, pour d'autant plus savourer le spectacle de la nature sous ses couleurs automnales.



*Le pavillon avant le démontage de ses décors
(Archives municipales de Toulouse, 2 R 42)*

Bien que s'offrant au regard comme un petit bijou, aux proportions parfaitement équilibrées, posé sur un lit de verdure, l'étude de l'architecture révèle un bâtiment d'une très grande simplicité. La qualité même de la maçonnerie est fort médiocre mais fut soigneusement cachée par un enduit de faux appareil en pierre de taille. Le plan n'est qu'un simple carré de 4 x 4 mètres de dimensions intérieures, contre lequel ont été accolées, au nord et au sud, deux tourelles circulaires : celle du sud sert de perron d'entrée, celle du nord accueille l'escalier d'accès à l'étage. Ces tourelles semblent avoir été rajoutées à un corps principal antérieur comme le montrent les traces encore visibles de plâtre sur les faces extérieures de la partie de jonction.

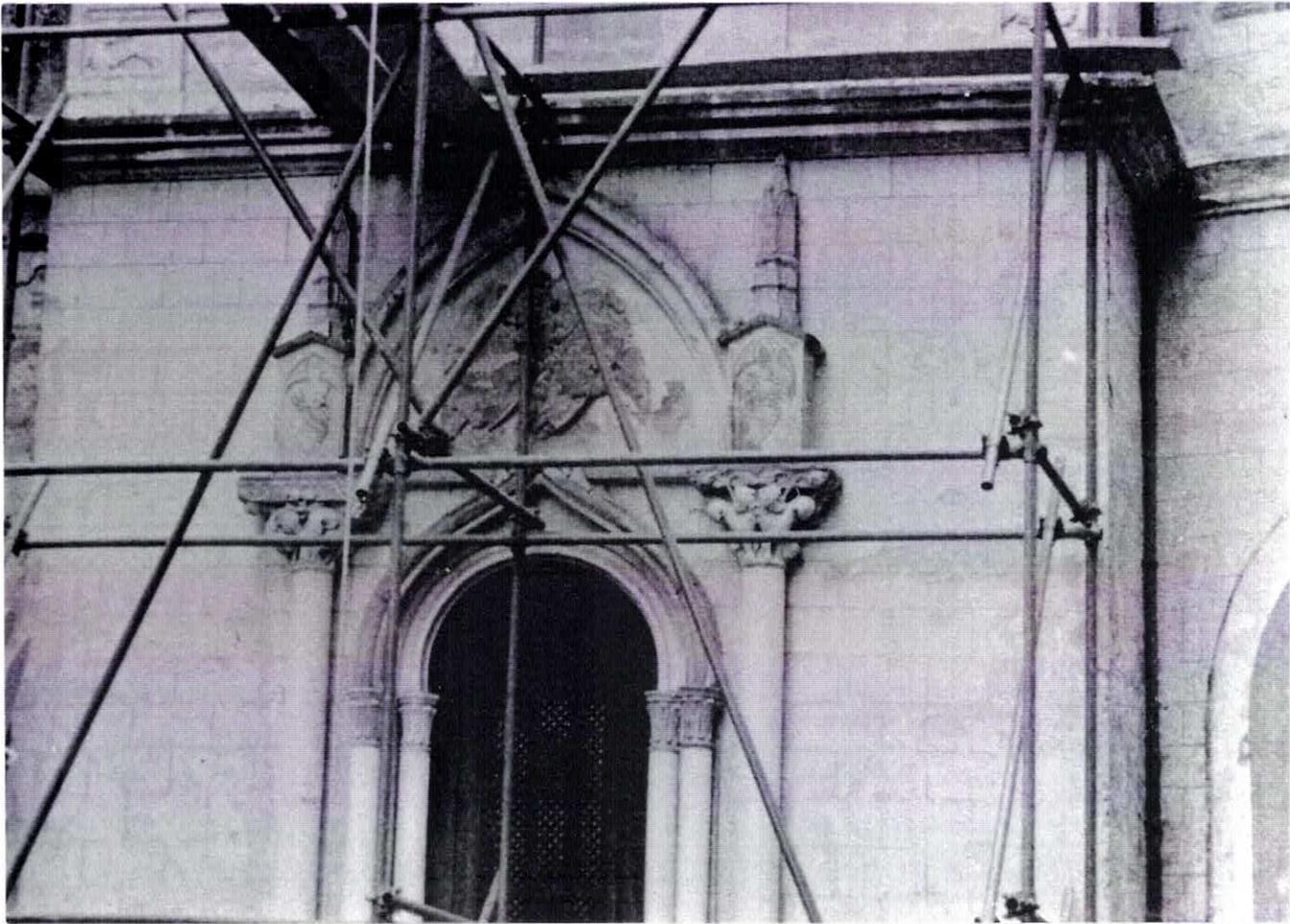


Vue extérieure actuelle de la façade ouest et de la tourelle nord, avec l'enduit de faux appareil et de faux volets clos.



Détail de la jonction entre une tourelle et le corps de bâtiment.

Deux portes donnent accès à l'intérieur du pavillon. Un abondant décor composé d'arcs, de moulures, de colonnes, de chapiteaux et de pinacles, mettait autrefois en valeur celle qui ouvrait sur l'étang, au centre de la façade orientale. Celle qui est la plus directement accessible depuis le château prend place dans la tourelle sud formant perron. Ouvert de deux baies et d'un portail, ce vestibule possédait lui aussi une ornementation médiévale composée de colonnes jumelles, de bas-reliefs et d'une inscription gravée. Les ouvertures de cette tourelle sont reprises dans celle du nord ; toutefois, seule l'une d'entre elles est une véritable fenêtre éclairant l'escalier intérieur, les deux autres n'étant que des volets clos peints en trompe-l'oeil. Ainsi s'établit un rythme équilibré de vides et de pleins, d'ombre et de lumière.



Vue extérieure, façade est : portail principal avec ses décors médiévaux et contemporains au moment du démontage (Archives municipales de Toulouse, 2 R 42)



Vue extérieure, façade est avec sa loggia, avant le démontage des décors (Archives municipales de Toulouse, 2 R 42)

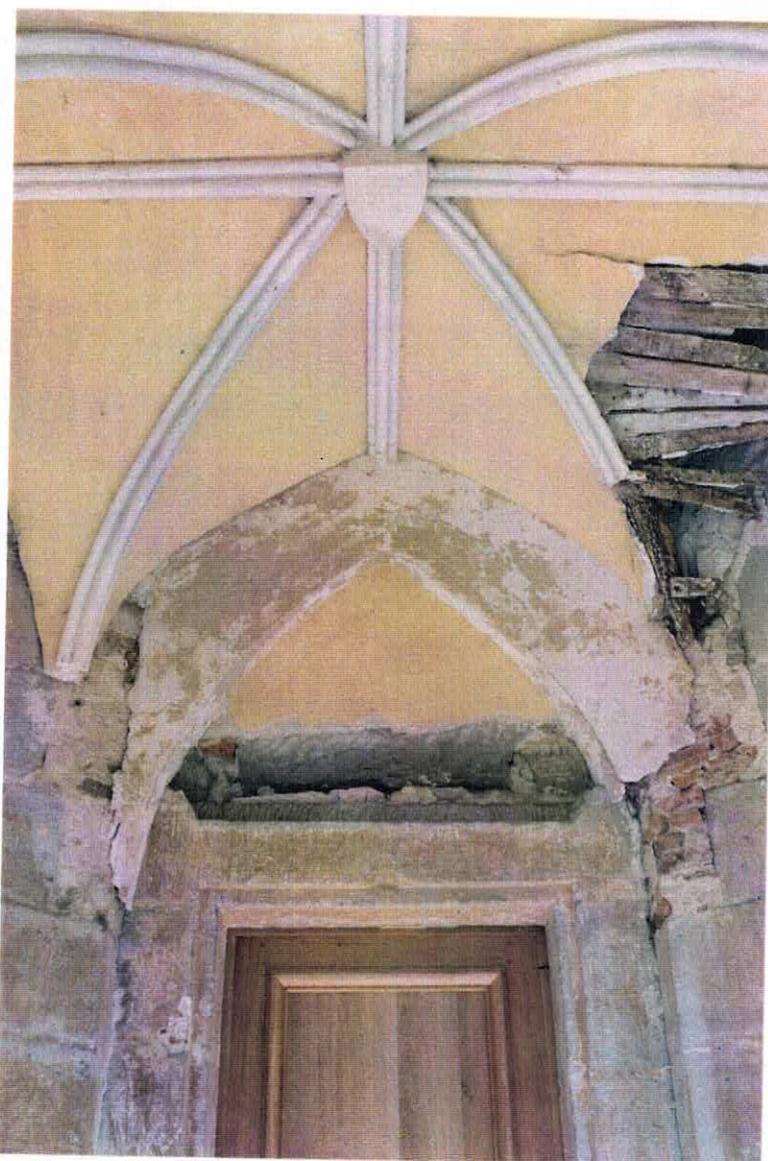
On retrouve cette répartition des rythmes sur le premier étage. La colonnade qui scande la façade orientale et les deux tourelles, est reprise dans son principe sur le mur occidental, plus modestement ouvert de deux baies et d'une niche, qui abritait autrefois une statue en pied. Les tourelles étaient naguère fermées par des vitraux à carreaux en losanges colorés, mais la pièce principale formant loggia ouvrait largement sur l'environnement naturel du parc. L'esprit qui présidait dans cette architecture était bien celui du plaisir et de la contemplation.



*Vue extérieure, façade ouest, avant le démontage de ses décors
(Archives municipales de Toulouse, 2 R 42)*

Le décor participe pour une large part à la hiérarchisation de l'architecture. L'accent est mis d'une part sur les deux portails, d'autre part sur la façade orientale faisant face à l'étang. C'est également dans le décor que se révèlent les sources de cette architecture. Globalement, les formules sont puisées dans le répertoire artistique du Moyen Âge. Elles se concentrent surtout sur les encadrements des baies et n'apparaissent dans la structure même

de l'architecture que pour la colonnade de la loggia ; il s'agit en fait, pour l'essentiel, d'un décor plaqué sur les murs. Les références à l'art médiéval sont omniprésentes : arcs brisés, formule largement utilisée dans tout le pavillon, mais aussi pinacles, vitraux, ogives, frises intérieures d'arcs trilobés au premier étage, décor de rosace sur les portes. Le répertoire de référence est l'art gothique, mais la juxtaposition des styles est parfois incohérente : par exemple, le portail oriental présente trois formes d'arcs différentes, plein cintre, tiers-point et accolade. Sur cette même porte, les chapiteaux romans côtoient un environnement et une organisation de style gothique avec des éléments en terre cuite ou en plâtre, répliques du XIXe siècle de moulurations médiévales.



*Tourelle sud,
fausse voûte
d'ogives du
XIXe siècle.*

Ce pavillon apparaît avant tout comme la réalisation d'un collectionneur du XIXe siècle ; ici parle l'amateur d'art qui s'approprie de beaux objets et les met en scène sans avoir la volonté d'en faire une reconstitution archéologique, en se référant à un style bien défini. Il s'agit davantage d'une accumulation d'originaux et de répliques qui évoque, plus qu'elle ne reconstitue, le monde du Moyen Age. Le marquis de Castellane n'hésitait d'ailleurs pas, comme beaucoup d'hommes de son époque, à extraire des oeuvres de leur contexte religieux et à les mettre à son service ; ainsi, il ne lui parut guère inconvenant d'insérer son blason sur une frise romane ou de scier des chapiteaux doubles pour obtenir des supports isolés¹. Ce n'est que plus de 20 ans après la construction du pavillon qu'il aborda l'art médiéval avec une rigueur plus scientifique, dans le cadre de la Société Archéologique.

Par son intérêt pour le Moyen Age et son style néo-gothique, le pavillon anticipe une vogue qui ne s'épanouit qu'une vingtaine d'années plus tard. Mais demeure bien dans son temps l'esprit même de cette petite architecture pittoresque ; en effet, dès la fin du XVIIIe siècle, se développait en France, dans les jardins, ce genre d'édifice romantique qui exaltait l'imaginaire d'un passé archéologique. En outre, le Moyen Age est ici abordé par la littérature troubadour, dont la mode avait été lancée, avant même la Révolution, par le comte de Tressan². En effet, le pavillon fut édifié en l'honneur d'un ancêtre du marquis de Castellane, Boniface, troubadour à la cour de Charles d'Anjou, à qui rendait hommage la décoration intérieure, aujourd'hui disparue ; celle-ci était constituée *d'une panoplie complète de troubadour, d'un luth suspendu au mur et d'une inscription en vers français*³.

1 Voir la seconde partie sur les anciens décors.

2 Louis Peyrusse, *Toulouse et l'art médiéval 1830-1870*, Thèse pour le doctorat de 3e cycle, Toulouse, 1980.

3 Description de Florentin Ducos, Procès Verbal de la Société Archéologique du Midi de la France du 29 mai 1866, T.4, f°155, cité par Louis Peyrusse, *op. cit.*, p. 21.

3 LE PAVILLON ET SES DECORS AU XXe SIECLE

Malgré un changement de propriétaire au milieu du XIXe siècle et l'évolution du goût, le pavillon fut parfaitement conservé jusqu'en 1960, dans une certaine indifférence qui lui fut finalement bénéfique. Ce n'est qu'à la fin des années 1950 qu'il suscita, ou du moins ses décors, un nouvel intérêt.

On doit cette redécouverte à Paul Mesplé alors conservateur du musée des Augustins. Celui-ci remarqua la collection de sculptures médiévales encore en place dans les murs du pavillon et jugea, à juste titre, qu'elle présentait un intérêt de premier plan et méritait d'être exposée au musée.

Le processus d'acquisition fut alors enclenché et soutenu par l'administration des monuments historiques, et particulièrement par son architecte en chef, Stym-Popper. Cette implication s'explique par un projet qui faisait alors jour, celui de la reconstruction du cloître des Jacobins de Toulouse. En effet, après sa réquisition en 1810, ce cloître s'était rapidement dégradé jusqu'à la disparition des galeries sud et est durant la première moitié du XIXe siècle. Or, l'acquisition de la série de colonnettes, chapiteaux et bases doubles de Maurens-Scopont permettait, avec les quelques pièces déjà collectées, d'envisager sérieusement l'édification de toute une galerie. C'est ainsi que le projet de restitution du cloître des Jacobins put être réalisé.

Les propriétaires de Maurens-Scopont décidèrent de vendre l'ensemble du château, mais la ville de Toulouse ne se porta finalement acquéreur que des sculptures du pavillon. Celles-ci furent vendues en 1960 au prix du travail fait à neuf, soit 10 000 francs. Préalablement, Paul Mesplé avait pourtant tenté une estimation : (...) *j'ai essayé de chiffrer ce que peut représenter l'ensemble des pierres anciennes incrustées dans le pavillon. J'arrivais à 878 000 francs², selon mon estimation de conservateur provincial, ménager des deniers publics. Mais entre temps, M. Bruno de la Roussilhe, antiquaire (...) a fait proposer à la ville de lui céder un morceau de corniche provenant de Saint-Sernin pour la somme de 400 000 francs³. A ce taux mon estimation est à multiplier par 4 ou 5 (...)⁴.*

1 Archives municipales de Toulouse, 2 R 42, Courrier du musée des Augustins, 1959, 1960, 1961.

2 Il convient ici de rappeler qu'en 1960 fut instauré le nouveau franc, ce qui explique l'écart considérable entre l'estimation et le prix d'achat.

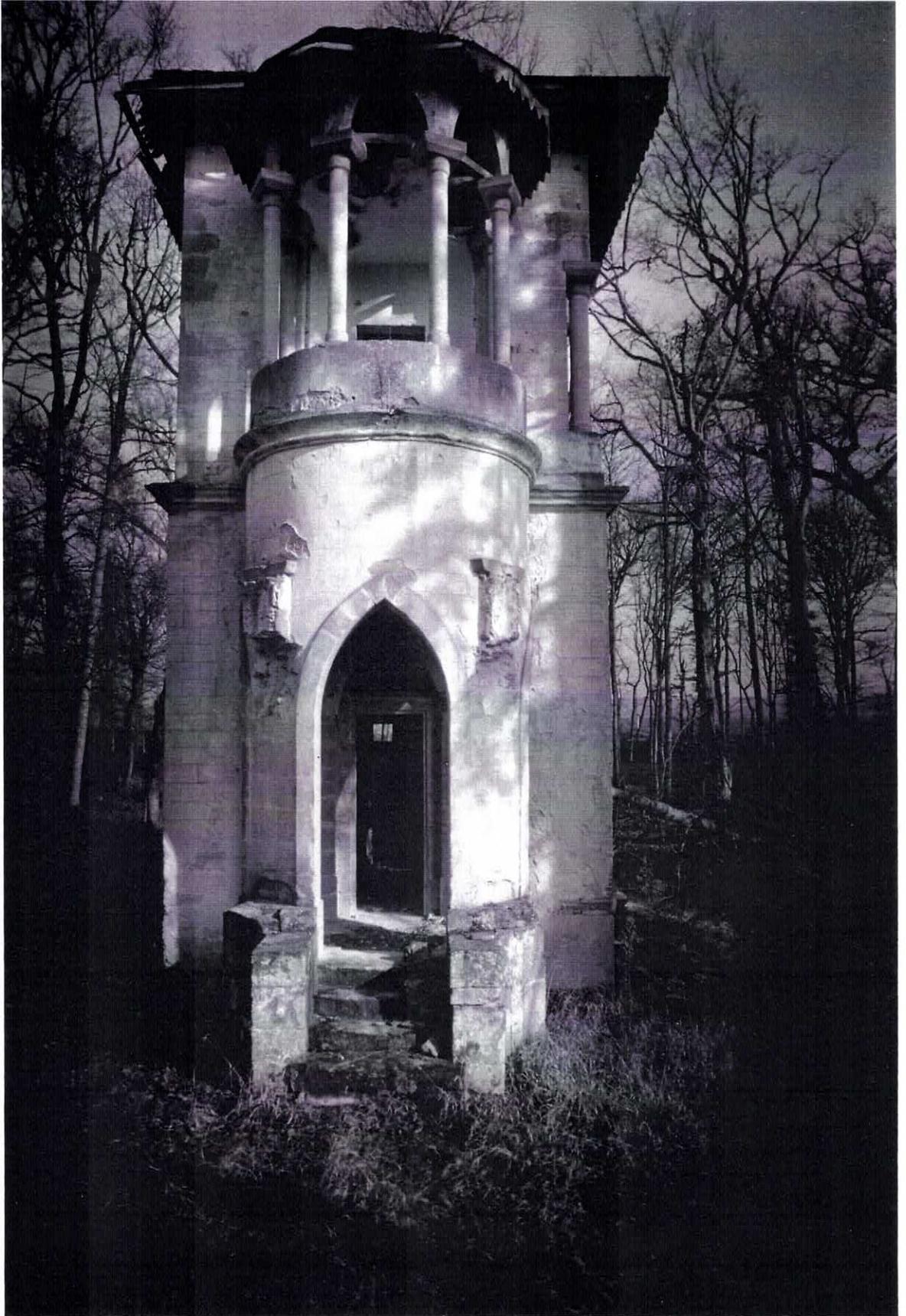
3 Ce fragment ne fut finalement acquis qu'en 1985 par le musée des Augustins.

4 Archives municipales de Toulouse, 2 R 42

Indéniablement, Paul Mesplé attachait une grande valeur à cet ensemble, qui constituait une véritable aubaine pour le musée des Augustins et la ville de Toulouse. Un de ses articles, paru dans la revue du Louvre, confirme d'ailleurs le caractère exceptionnel de cette acquisition : *Pour retrouver l'exemple d'un enrichissement aussi massif, il faut remonter aux temps lointains de Du Mège, alors que sévissait un vandalisme aveugle qui détruisait avec indifférence les splendeurs du passé et les jetait à la voirie (...)*¹. On peut, dans cette simple phrase, imaginer sans peine l'état d'esprit de Mesplé et des responsables de l'époque, qui, enthousiasmés^{per} la perspective d'une telle acquisition, ne prirent pas conscience de participer *avec indifférence* à la destruction d'une *splendeur* du XIXe siècle. Il semble bien, en effet, que ce soit à la seule initiative de l'architecte de la ville de Toulouse, M. Brunerie, qui remplaça les colonnettes soutenant la loggia par des canalisations en ciment, que l'on doive la conservation d'une des plus anciennes architectures néo-gothiques de la région.

Les jets de pierre des enfants en vacances, prenant pour cible les décors en terre-cuite, puis l'abandon suivi du pillage du château, ont conduit à la détérioration rapide du site. Aujourd'hui, dans un parc rénové et à nouveau entretenu, la silhouette du pavillon, malgré ses allures de squelette dépecé, révèle toujours son charme et son romantisme.

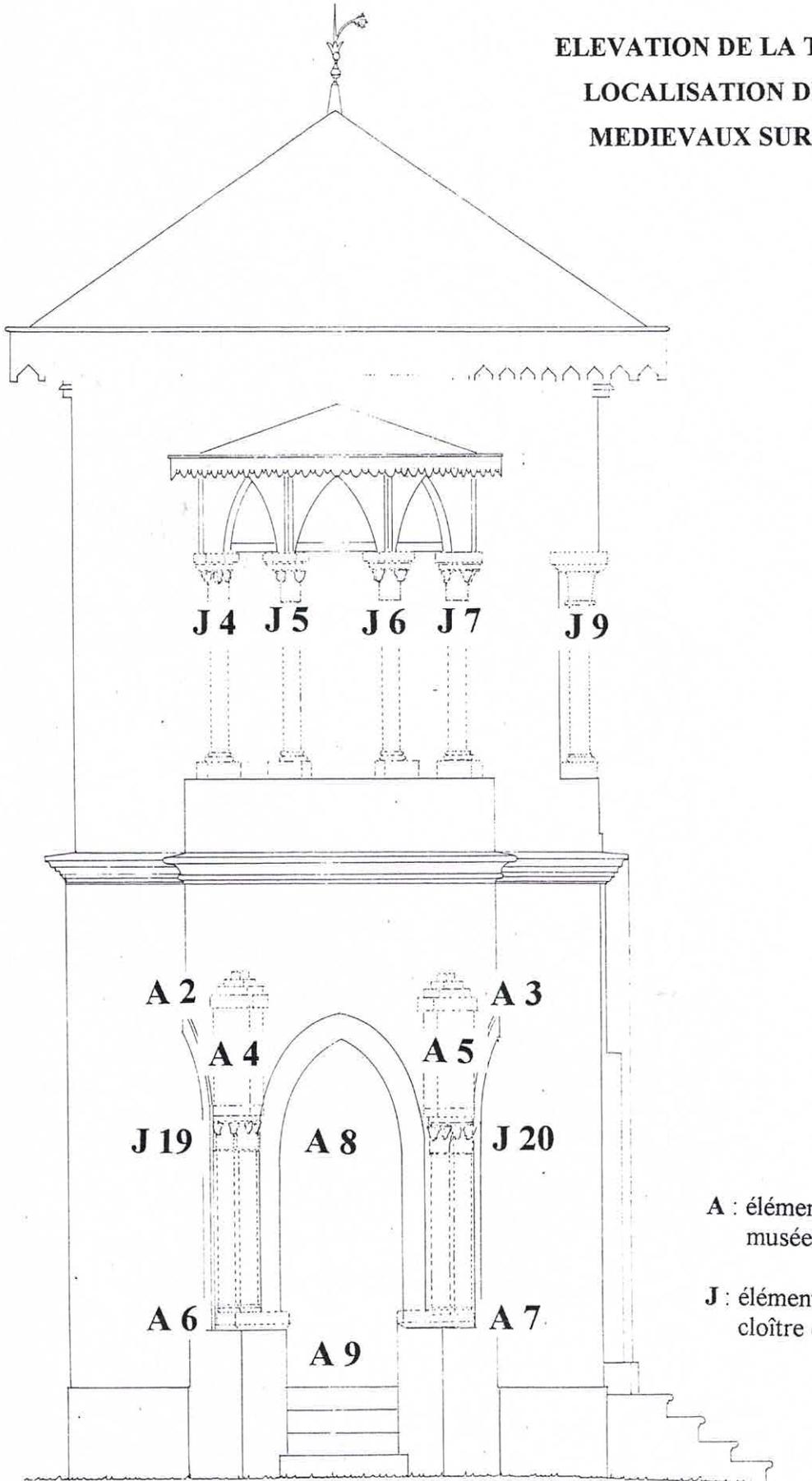
¹ Paul Mesplé, *Sculptures romanes et gothiques de l'église Saint-Sernin dans Revue du Louvre et des musées de France*, 1961, n° 4-5, p. 167-174



*Le pavillon, état actuel
(Cliché Olivier Ton-That)*

II LES ANCIENS DECORS :
ESSAI DE RECONSTITUTION

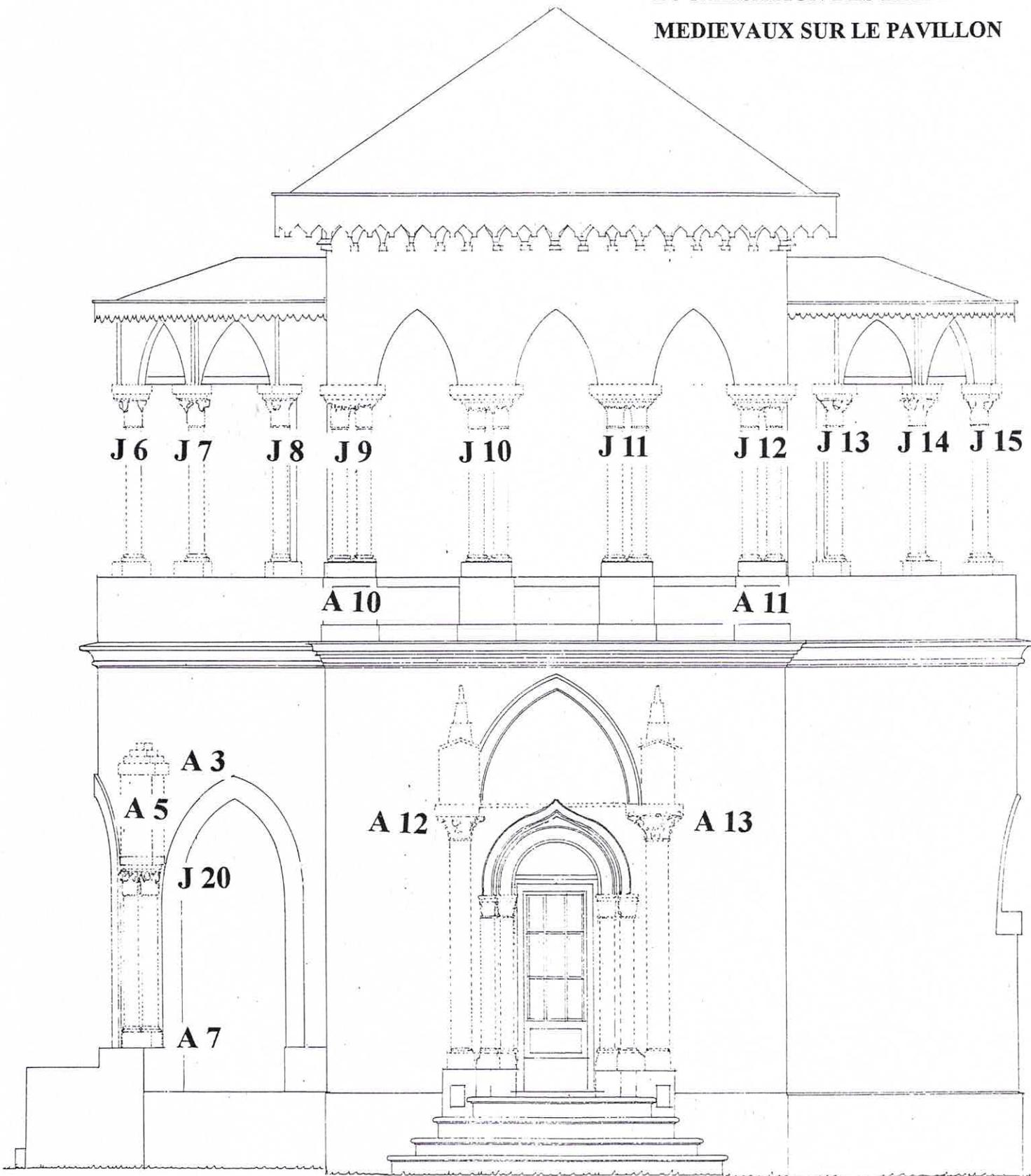
**ELEVATION DE LA TOURELLE SUD :
LOCALISATION DES ELEMENTS
MEDIEVAUX SUR LE PAVILLON**



A : éléments conservés au
musée des Augustins, Toulouse.

J : éléments conservés au
cloître des Jacobins, Toulouse.

**ELEVATION DE LA FACADE EST :
LOCALISATION DES ELEMENTS
MEDIEVAUX SUR LE PAVILLON**



A : éléments conservés au
musée des Augustins, Toulouse.

J : éléments conservés au
cloître des Jacobins, Toulouse.

1 LES COLONNES, BASES ET CHAPITEAUX GOTHIQUES

Le marquis de Castellane récupéra une série de colonnettes, bases et chapiteaux doubles du XIV^e siècle provenant d'un des cloîtres gothiques de Toulouse détruits après la Révolution. Celui-ci n'a toujours pas été identifié mais la forme des moulurations des tailloirs permet d'affirmer qu'il ne s'agit pas du couvent des Jacobins¹.

Les pierres recueillies furent utilisées dans un premier temps, sous l'Empire, à l'édification du pavillon du parc de Maurens-Scopont. A l'étage, elles soutenaient les arcatures de la loggia centrale et des hémicycles, et servaient de support à une statue de sainte femme à l'ouest ; au rez-de-chaussée, elles ornaient les portes orientale et méridionale. Ainsi, on peut dénombrer :

Localisation sur le pavillon	Dénombrement
Loggia	4 colonnes doubles, avec bases et chapiteaux
Hémicycles	6 x 2, soit 12 colonnes isolées, formant à l'origine 6 colonnes doubles ² avec bases et chapiteaux
Entrée sud	2 colonnes doubles, avec bases et chapiteaux
Façade ouest	1 colonne coupée en deux et 2 bases doubles

En 1960, tous ces éléments furent enlevés du pavillon de Maurens-Scopont et achetés par la ville de Toulouse. A partir de 1965, ils servirent à la réalisation de la galerie est de l'actuel cloître des Jacobins. Les comptes municipaux de la ville de Toulouse avaient préalablement enregistré, en 1960, l'achat de 12 chapiteaux, 29 colonnettes et 15 bases. Tout en s'appuyant sur les traces actuellement visibles sur les vestiges du pavillon, une reconstitution de la répartition d'origine peut être tentée, en confrontant ces chiffres aux notes préliminaires et aux photographies prises, au moment du démontage, par Paul Mesplé, alors conservateur du musée des Augustins³.

1 *Les Jacobins 1385-1985*, Catalogue d'exposition, Toulouse, Réfectoire des Jacobins, 1985, p.66

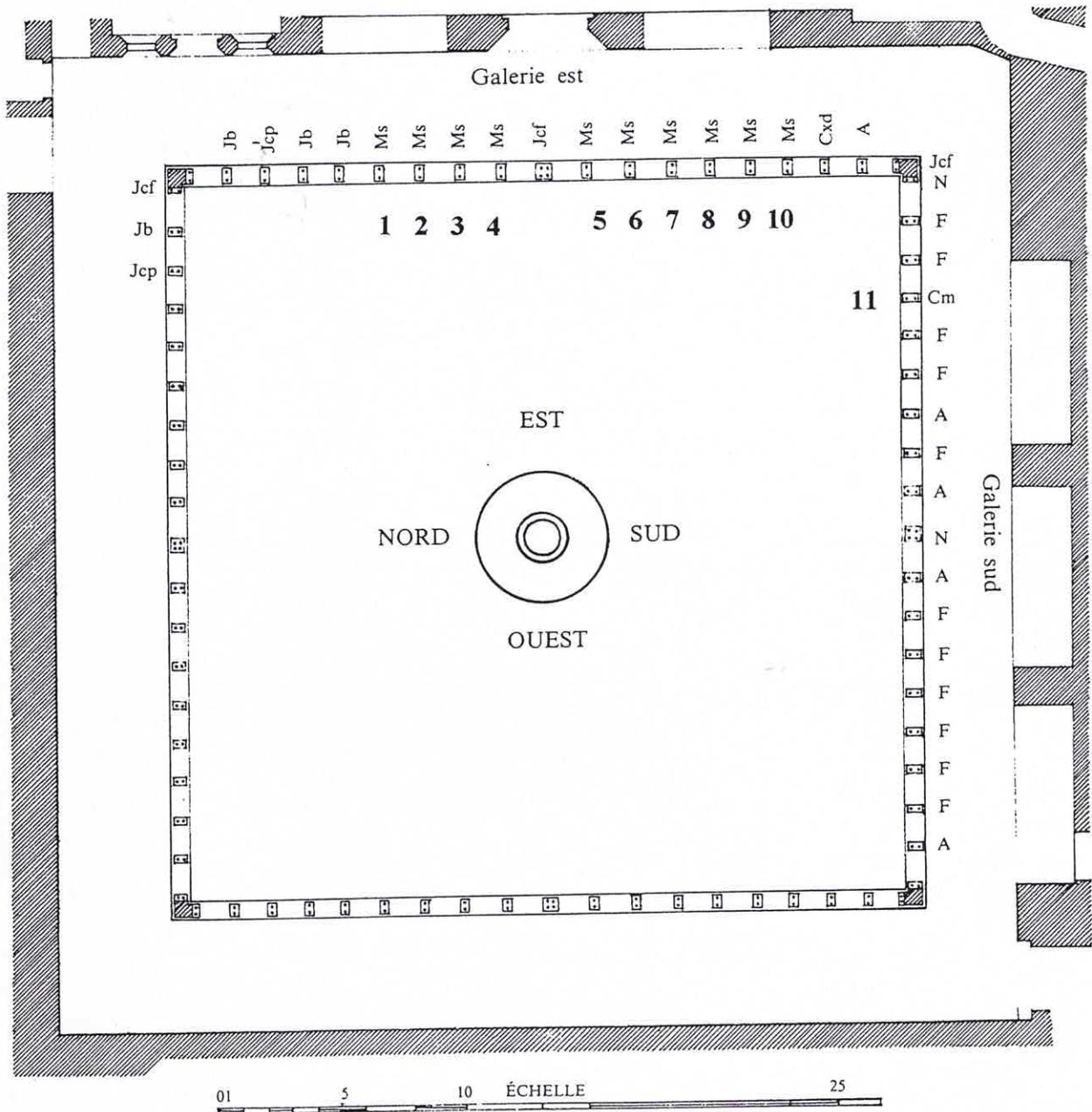
2 Le marquis de Castellane fit scier les bases et chapiteaux de colonnes doubles afin d'obtenir des supports simples.

3 Archives municipales de Toulouse, 2 R 42, Courrier du musée des Augustins, 1959, 1960, 1961.

CLOITRE DES JACOBINS

PROVENANCE DES CHAPITEAUX RÉUTILISÉS DANS LE REMONTAGE DU CLOÎTRE

LÉGENDE :	Jcp :	Jacobins-Cépière.	A :	Augustins.
	Jb :	Jacobins-Bellevue.	Cxd :	Croix-Daurade.
	Jcf :	Jacobins-Castelfranc.	Cm :	Castelmaurou.
	Ms :	Maurens-Scopont.	N :	Eléments neufs.
	F :	Fourquevaux.		



1.1 Les colonnes

Les colonnes achetées par la ville de Toulouse étant d'un modèle standard, il est actuellement impossible de les identifier avec certitude. Parmi cet ensemble on ne peut que différencier 27 colonnettes, réutilisées au cloître des Jacobins, et 2 colonnes, de diamètre plus important, qui n'ont toujours pas été localisées.

Répartition sur le pavillon	Total
4 colonnettes jumelles sur la loggia	8 colonnettes
6 colonnettes sur chaque tourelle	12 colonnettes
1 colonnette coupée en deux servant de socle à la statue de sainte femme	1 colonnette
2 colonnettes jumelles encadrant l'entrée sud	2 colonnettes
4 colonnettes supposées pour l'encadrement de l'entrée orientale (à bases et chapiteaux en terre cuite)	4 colonnettes
2 colonnes de dimension plus importante pour l'encadrement de l'entrée orientale (à chapiteaux romans)	2 colonnes
	29 colonnes

1.2 Les bases

La ville de Toulouse acheta quinze bases doubles, dont sept avaient été sciées en deux. Sur le pavillon, les bases se répartissaient ainsi :

Répartition sur le pavillon	Total
Loggia	4 bases doubles
Tourelles	12 demi bases, soit à l'origine 6 bases doubles
Portail sud	2 bases doubles
Socle de la statue sur façade ouest	2 bases doubles
	14 bases doubles

La localisation sur le pavillon de la quinzième base n'a pu être retrouvée. Cette base étant indiquée comme sciée, elle correspond sans doute à un ensemble de deux colonnes. Dans ce cas, il ne peut s'agir que des bases des colonnes et chapiteaux romans du portail oriental qui malheureusement n'apparaissent pas sur les anciens clichés.

Même si ces bases sont composées d'après des modèles proches les uns des autres, elles diffèrent toutes dans le détail. Toutefois, l'absence de gros plans sur les photographies anciennes ne permet pas de replacer ces bases dans leur répartition d'origine. En outre, nous n'avons pas la certitude que la correspondance entre chapiteaux et bases du pavillon ait été maintenue lors du montage du cloître des Jacobins. L'inventaire suivant ne propose donc pas une reconstitution mais donne la liste des dix bases actuellement associées dans le cloître aux chapiteaux provenant de Maurens-Scopont et qui sont proches stylistiquement de celles visibles sur les vieux clichés. Ont été également ajoutées deux bases semblant correspondre à celles servant autrefois de support à la statue de la façade ouest du pavillon. L'une d'entre elles correspond, en outre, au chapiteau de Castelmourou, échangé lors du montage du cloître avec un exemplaire de Maurens-Scopont.

Sur le cloître comme dans la réserve lapidaire, plusieurs bases présentent des parentés de style avec celles du pavillon ; il ne semble donc guère possible de localiser avec certitude les quatre dernières bases.

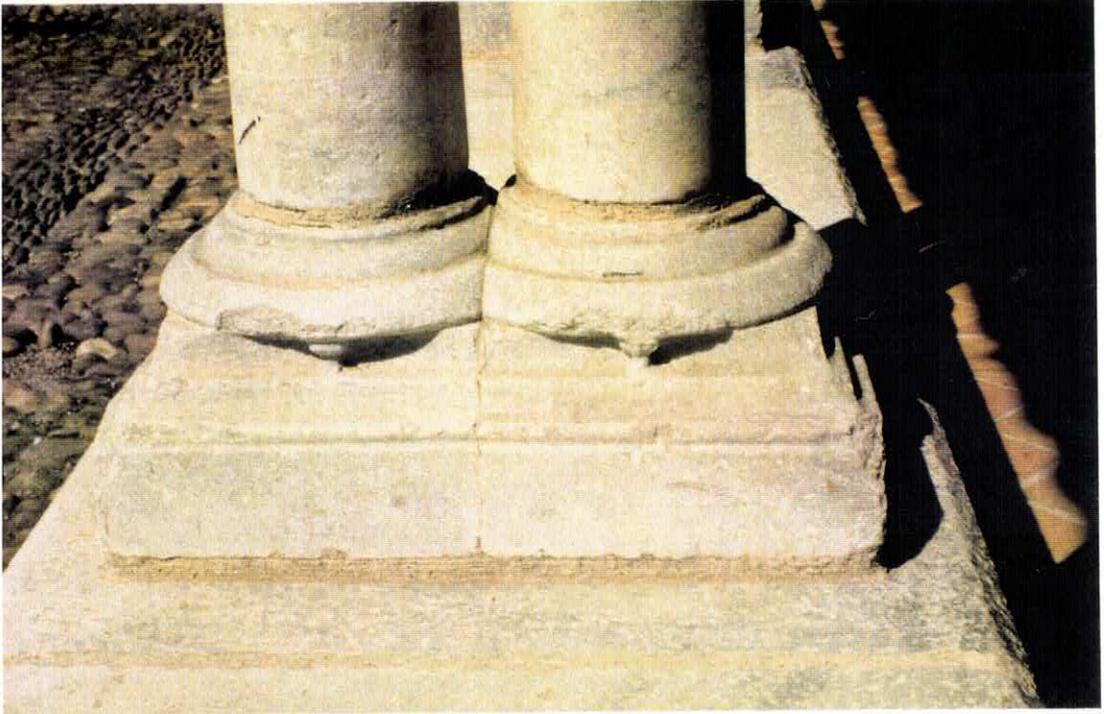
*Jacobins,
Galerie est,
n° 1*



*Jacobins,
Galerie est,
n° 2*



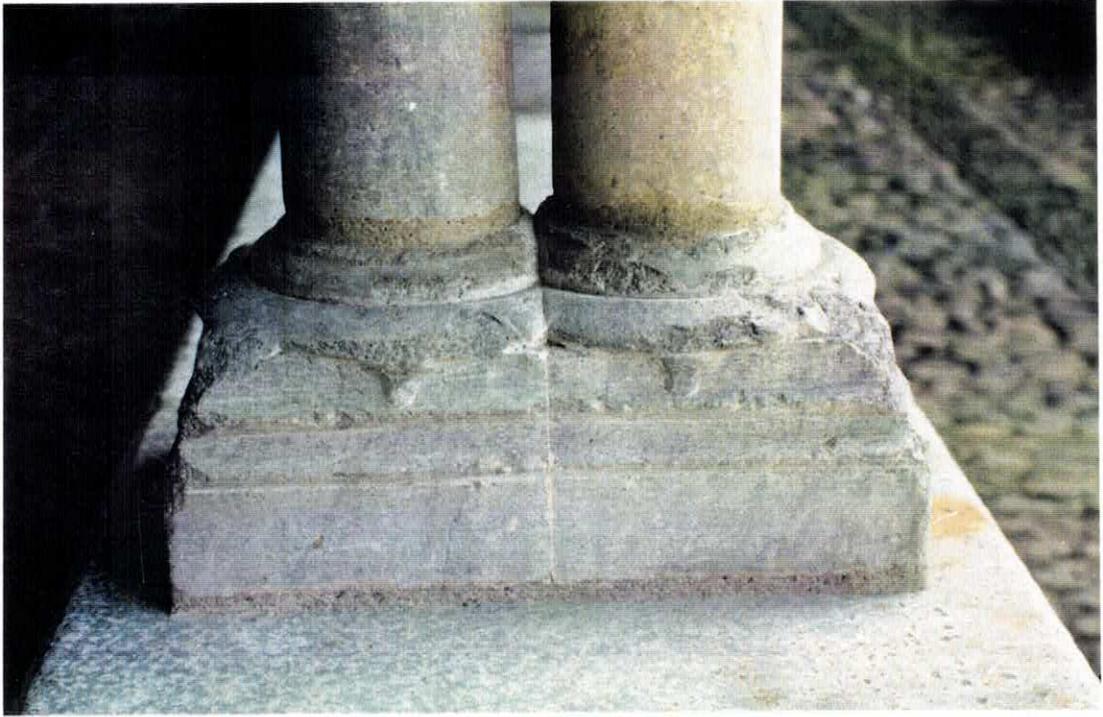
*Jacobins,
Galerie est,
n° 3*



*Jacobins,
Galerie est,
n° 4*



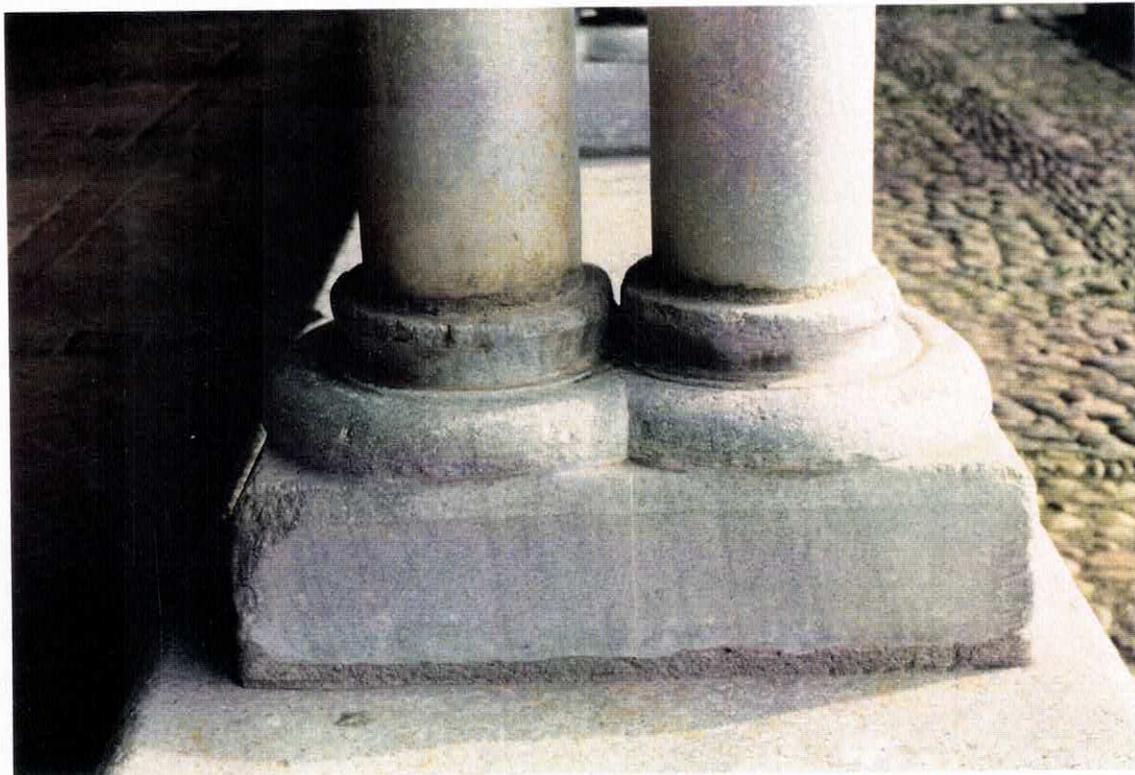
*Jacobins,
Galerie est,
n° 5*



*Jacobins,
Galerie est,
n° 6*



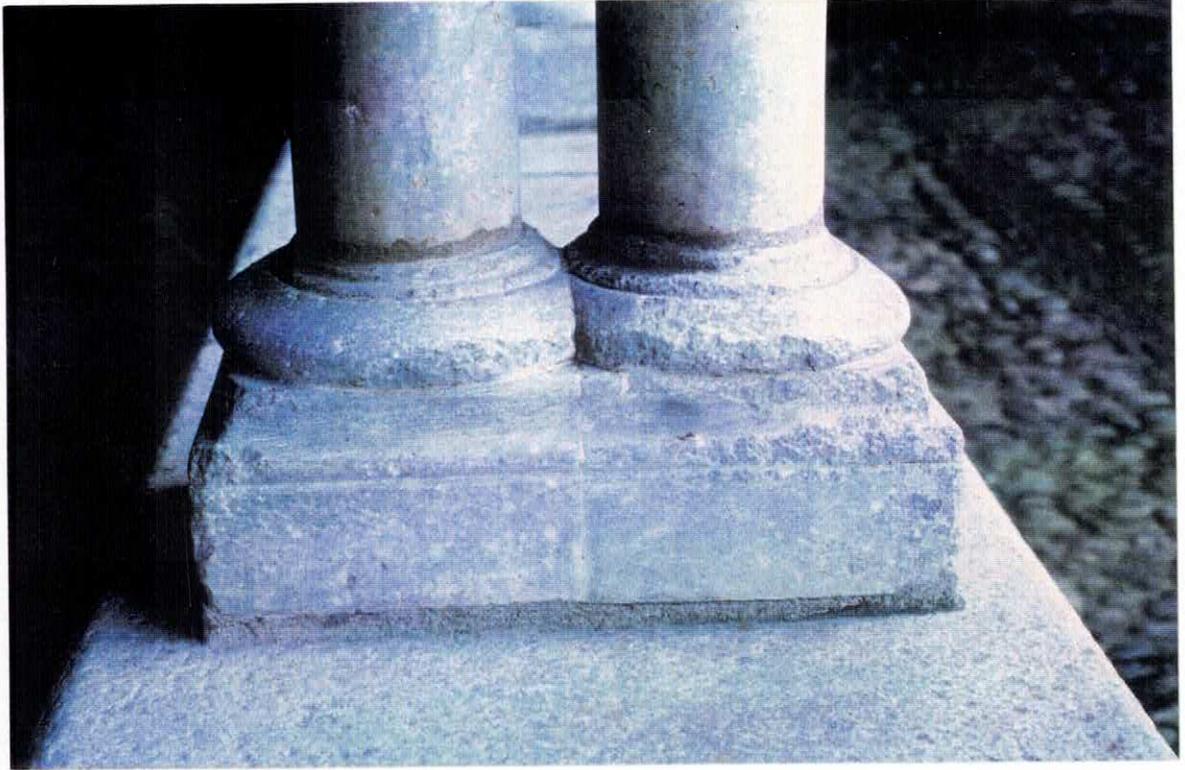
*Jacobins,
Galerie est,
n° 7*



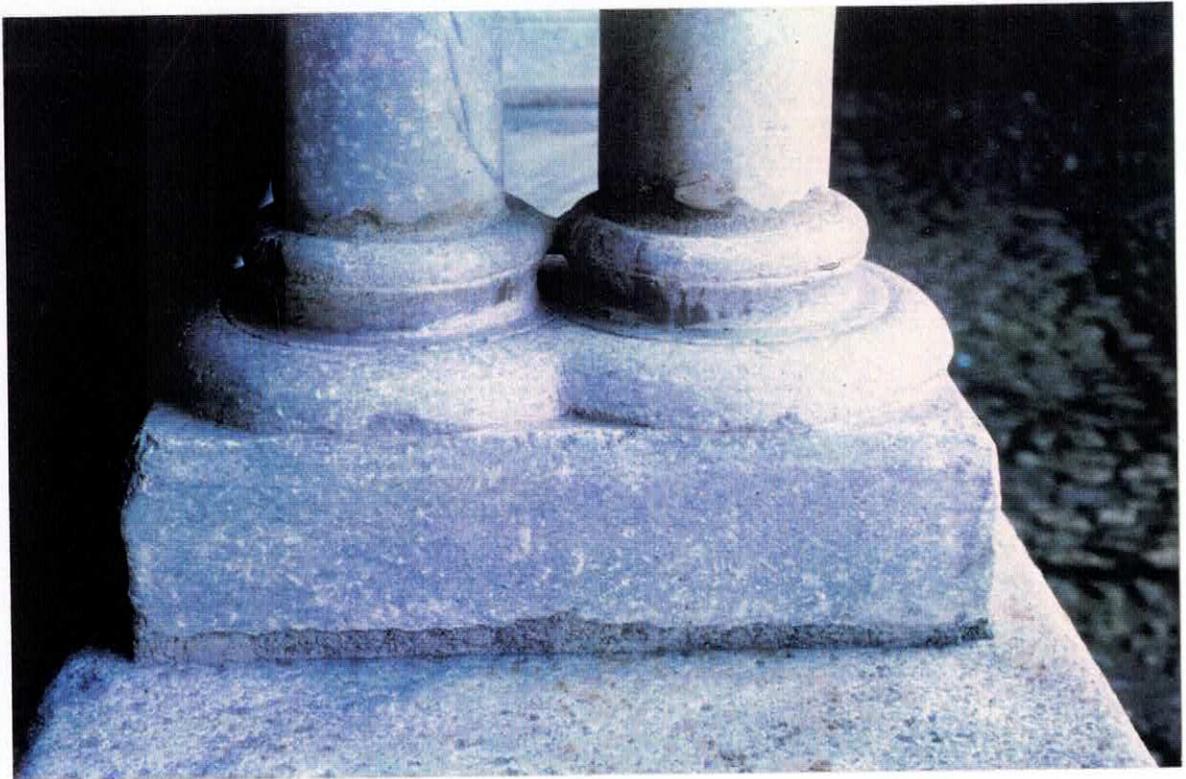
*Jacobins,
Galerie est,
n° 8*



*Jacobins,
Galerie est,
n° 9*



*Jacobins,
Galerie est,
n° 10*



Localisation sur le pavillon :

J 1 ?

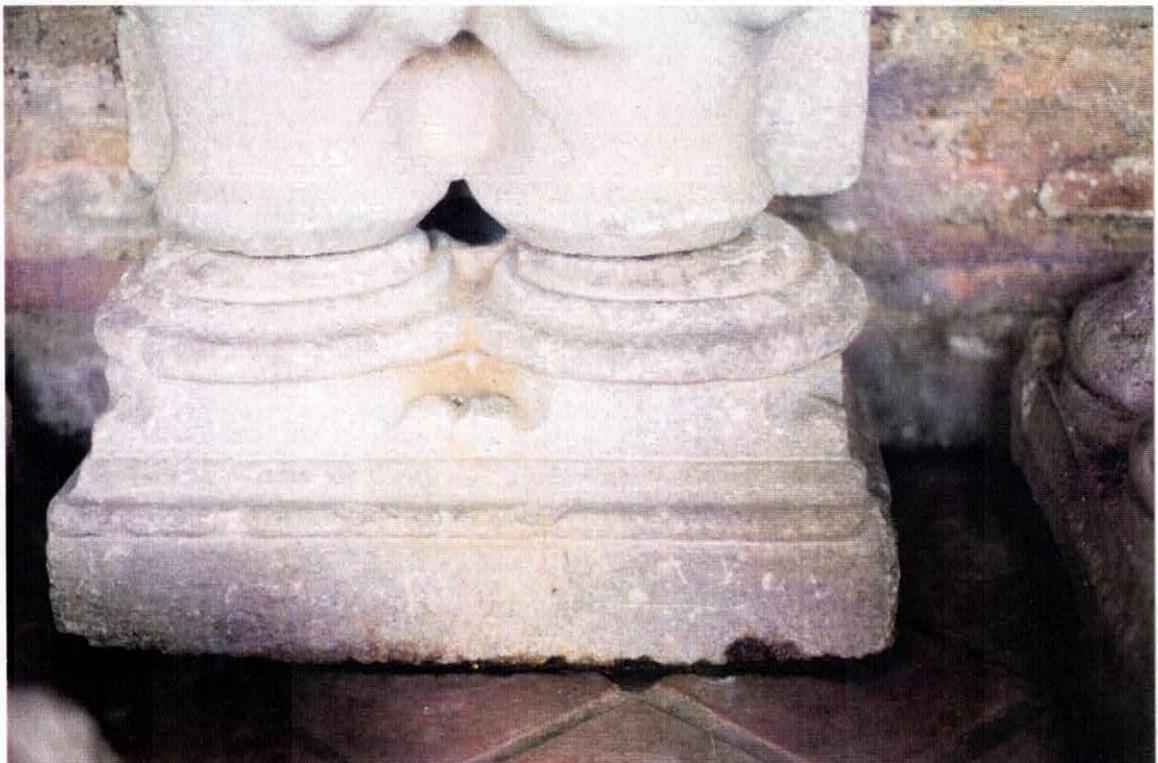
*Jacobins,
Galerie sud,
n° 11*



Localisation sur le pavillon :

J 2 ?

*Jacobins,
Réserve
lapidaire*



1.3 Les chapiteaux

Les douze chapiteaux doubles achetés par la mairie se répartissaient ainsi dans le pavillon :

Répartition sur le pavillon	Total
Loggia	4 chapiteaux doubles
Tourelles	12 chapiteaux isolés soit à l'origine 6 chapiteaux doubles
Entrée sud	2 chapiteaux doubles
	12 chapiteaux doubles

Seuls 10 chapiteaux doubles ont été intégrés à la galerie du cloître des Jacobins. Deux chapiteaux sciés, provenant de deux chapiteaux doubles différents, sont actuellement conservés dans la réserve lapidaire du couvent. Selon M. Prin, qui a participé à la restauration des Jacobins, ceux-ci proviendraient de Maurens-Scopont mais leur état ne permettant pas leur utilisation dans les galeries du cloître, ils furent laissés de côté. Quant au douzième chapiteau double, identique par son motif à un autre de la série¹, il fut échangé lors du montage des galeries avec celui de Castelmaurou².

Ces chapiteaux sont ici présentés avec leurs localisations sur le pavillon et sur le cloître des Jacobins. Pour les parties non couvertes par les photographies anciennes, sont indiquées les différentes possibilités de situation.

¹ Ce chapiteau est identique à l'actuel n° 1 du cloître des Jacobins.

² N° 11 dans le cloître des Jacobins. Ce chapiteau fut trouvé chez Mlle Pellegrini à Castelmaurou. Claire Eczet, *Les Jacobins 1385-1985, op. cit.*, p.72.

Localisation sur le pavillon :

J 10 + J 11

*Jacobins,
Galerie est,
n° 1*



Localisation sur le pavillon :

J 5 + J 7

*Jacobins,
Galerie est,
n° 2*



Localisation sur le pavillon :

J 9

*Jacobins,
Galerie est,
n° 3*



Localisation sur le pavillon :

J 14 + J 16, 17 ou 18

*Jacobins,
Galerie est,
n° 4*



Localisation sur le pavillon :

J 12

*Jacobins,
Galerie est,
n° 5*



Localisation sur le pavillon :

J 6 + J 16, 17 ou 18

*Jacobins,
Galerie est,
n° 6*



Localisation sur le pavillon :

J 20

*Jacobins,
Galerie est,
n° 7*



Localisation sur le pavillon :

J 3 + J 15

*Jacobins,
Galerie est,
n° 8*



Localisation sur le pavillon :

J 19

*Jacobins,
Galerie est,
n° 9*



Localisation sur le pavillon :

J 8 + J 16, 17 ou 18

*Jacobins,
Galerie est,
n° 10*



Localisation sur le pavillon :

J 13

*Jacobins,
Réserve
lapidaire*



Localisation sur le pavillon :

J 4

*Jacobins,
Réserve
lapidaire*



2 LES SCULPTURES ROMANES ET GOTHIQUES

A l'exception des colonnettes gothiques, les décors sculptés achetés par la ville de Toulouse enrichirent les collections médiévales du musée des Augustins où ils sont toujours conservés. La plupart de ces sculptures semblent provenir de la basilique Saint-Sernin, et plus précisément de ses bâtiments abbaciaux vendus et détruits après la Révolution. Le marquis de Castellane les acquit peu après 1804.



Détail de sculptures médiévales avant leur démontage.

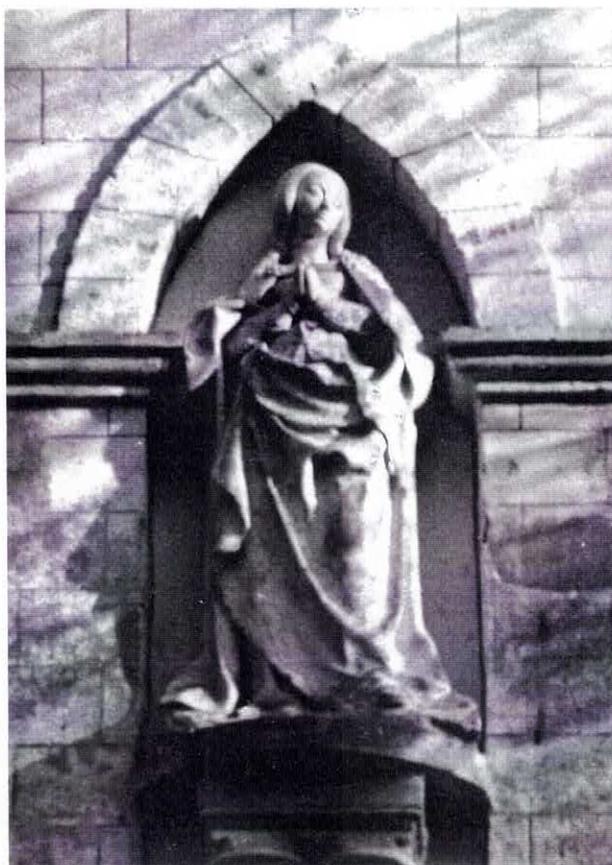
Musée des Augustins : Inv. 61.3.14

STATUE : Sainte femme,
Fin XVe - début XVIe siècles.

Pierre ; 1,520 x 0,690 x 0,400

Localisation sur le pavillon :

A 1



Musée des Augustins : ME 245 ; Inv. 61.3.5

TAILLOIR ROMAN : Fruit dans des rinceaux,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,115 x 0,625 x 0,220

Localisation sur le pavillon :

A 2

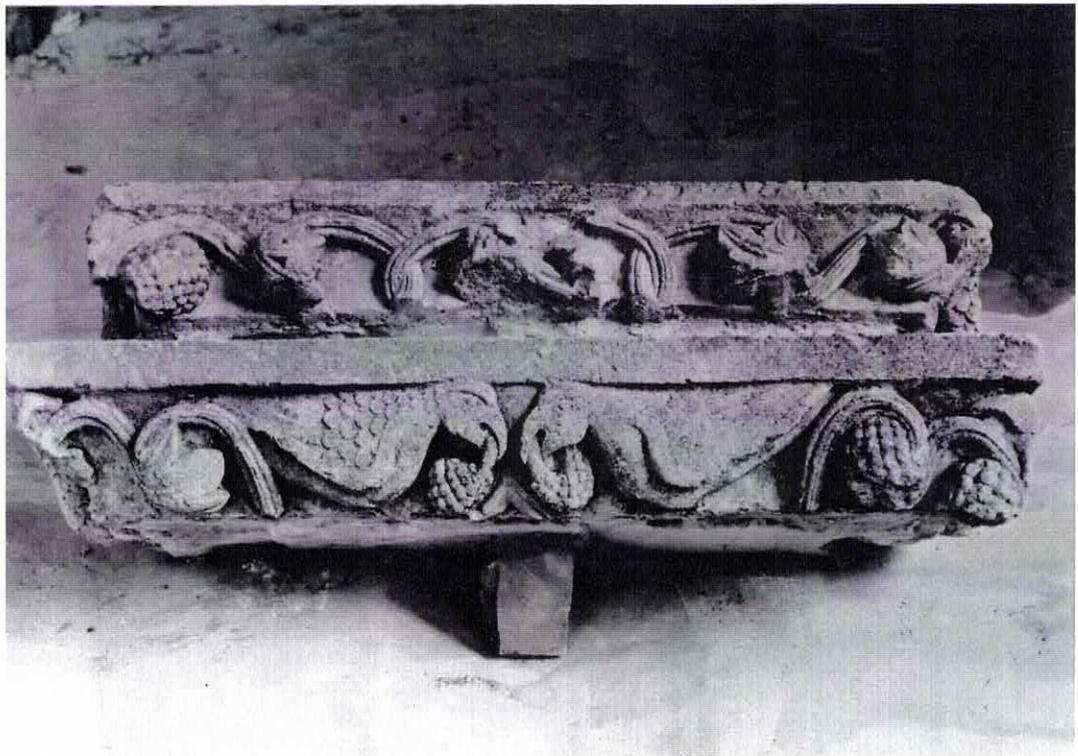
Musée des Augustins : ME 246 ; Inv. 61.3.6

TAILLOIR ROMAN : Oiseaux picorant des fruits,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,115 x 0,655 x 0,225

Localisation sur le pavillon :

A 3



Cliché musée des Augustins

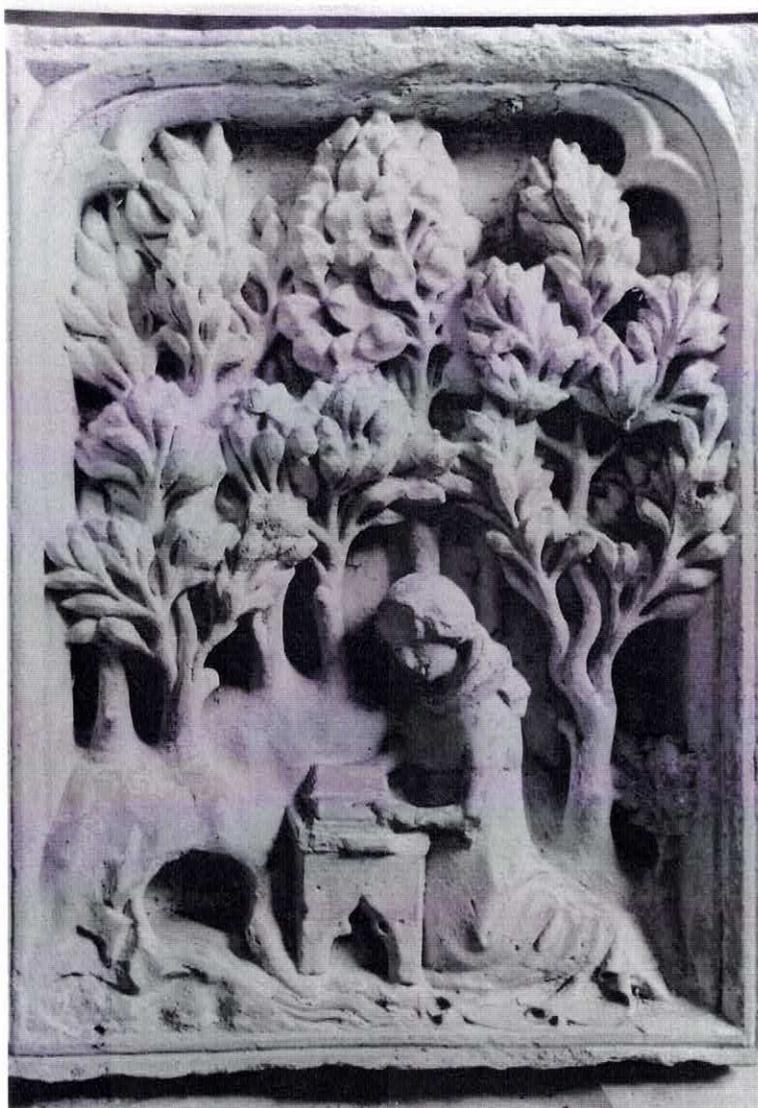
Musée des Augustins : Inv. 61.3.13

BAS-RELIEF GOTHIQUE : Personnage en prière,
Milieu du XIV^e siècle.

Pierre ; 0,610 x 0,440 x 0,070

Localisation sur le pavillon :

A 4



Cliché musée des Augustins

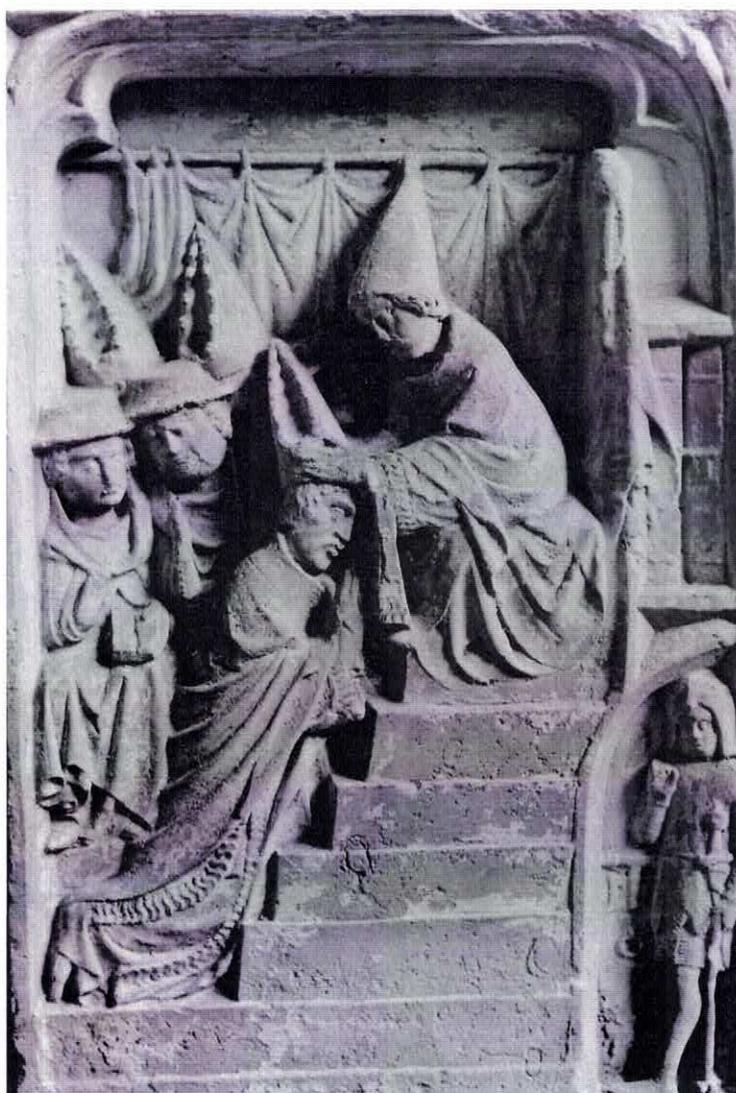
Musée des Augustins : Inv. 61.3.12

BAS-RELIEF GOTHIQUE : Consécration épiscopale,
Milieu du XIV^e siècle.

Pierre ; 0,660 x 0,430 x 0,100

Localisation sur le pavillon :

A 5



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : ME 337 ; Inv. 61.3.7

FRISE ROMANE : Oiseaux dans des rinceaux,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,180 x 0,870 x 0,490

Localisation sur le pavillon :

A 6

Musée des Augustins : ME 338 ; Inv. 61.3.8

FRISE ROMANE : Oiseaux dans des rinceaux,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,180 x 0,455 x 0,200

Localisation sur le pavillon :

A 7



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : ME 339 ; Inv. 61.3.9

TAILLOIR ROMAN : Oiseaux dans des rinceaux,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,180 x 0,455 x 0,200

Musée des Augustins : ME 340 ; Inv. 61.3.10

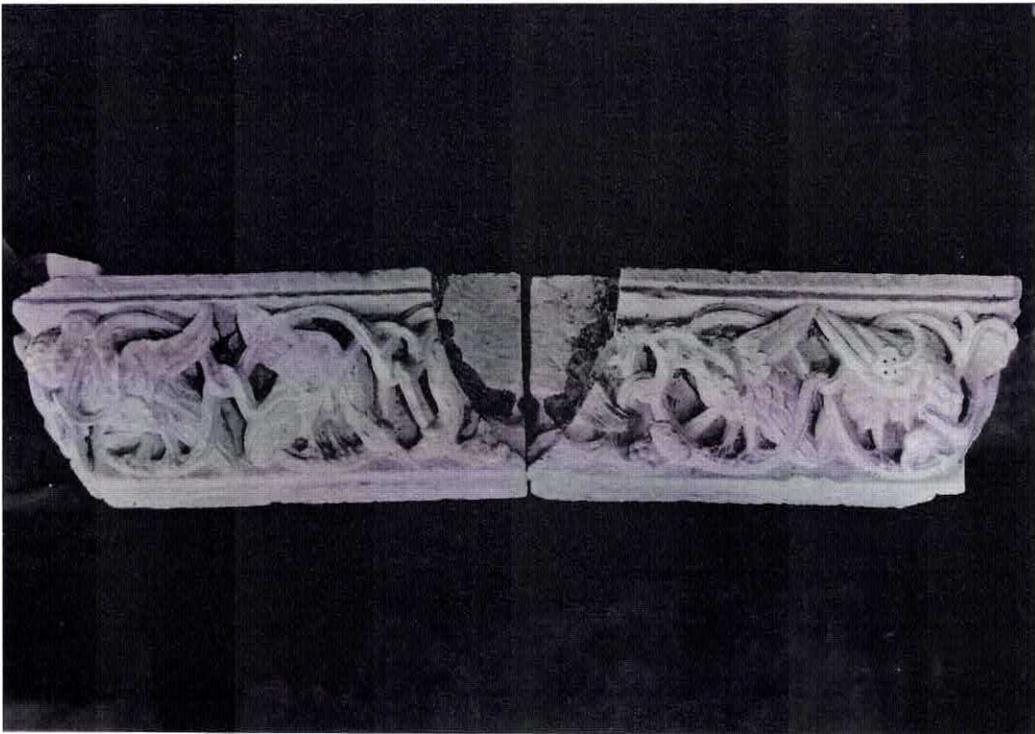
TAILLOIR ROMAN : Oiseaux dans des rinceaux,
XIIe siècle.

Pierre ; 0,180 x 0,470 x 0,210

La pierre a été scindée en deux morceaux et mutilée au centre pour recevoir un blason avec les initiales de M. et Mme de Castellane (Renseignements notés par Paul Mesplé. Le blason a disparu depuis)

Localisation sur le pavillon :

A 8



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : Inv. 61.3.11

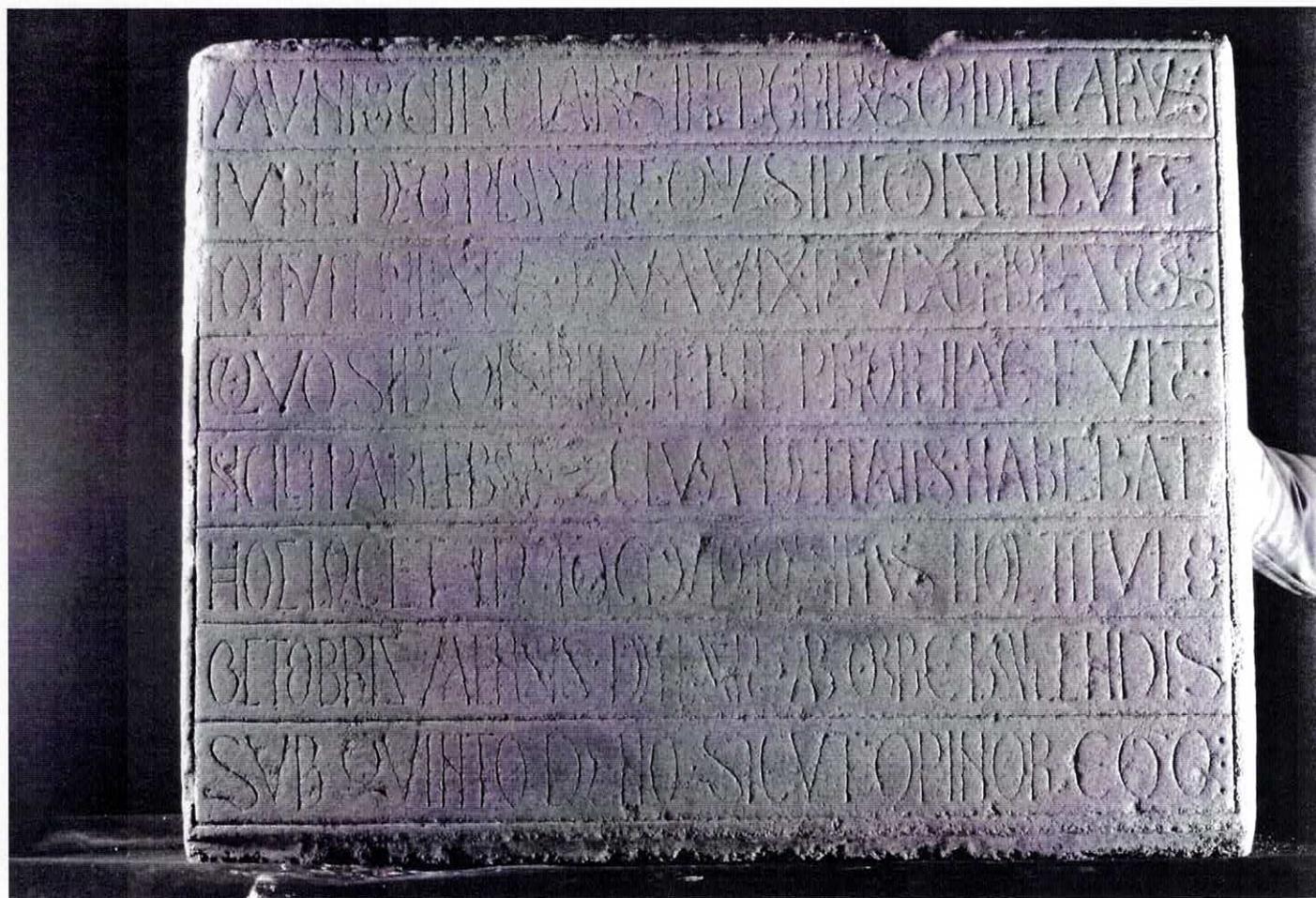
EPITAPHE DE MUNIO
XIIe siècle.

Marbre ; 0,62 x 0,79 x 0,085

*Munio vir clarus in moribus ordine carus
Jure Deo placuit qui sibi displicuit.
Non fuit incestus dum vixit vixit honestus
Quo sibi displicuit hinc prior ipse fuit.
Nulli parcebat zelum deitatis habebat
Hoc jacet in tumulo cognitus hoc titulo
Octobris mensis decessit ab orbe kalendis
Sub quinto deno sicut opinor ego.*

Localisation sur le pavillon :

A 9



Musée des Augustins : Inv. 61.3.1

BAS-RELIEF ROMAN : Signe du Sagittaire,
XIIe siècle

Marbre ; 0,330 x 0,430 x 0,045

Localisation sur le pavillon :

A 10



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : Inv. 61.3.2

BAS-RELIEF ROMAN : Sirène-oiseau,
XII^e siècle

Marbre ; 0,330 x 0,400 x 0,050

Localisation sur le pavillon :

A 11



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : Inv. 61.3.4

CHAPITEAU ROMAN : Lions mordant des lianes,
XIIe siècle

Pierre ; 0,42 x 0,62 x 0,41

Localisation sur le pavillon :

A 12



Cliché musée des Augustins

Musée des Augustins : Inv. 61.3.3

CHAPITEAU ROMAN : Lions se mordant les pattes,
XIIe siècle

Pierre ; 0,42 x 0,62 x 0,42

Localisation sur le pavillon :

A 13



Cliché musée des Augustins

3 LES DECORS DU XIX^e SIECLE

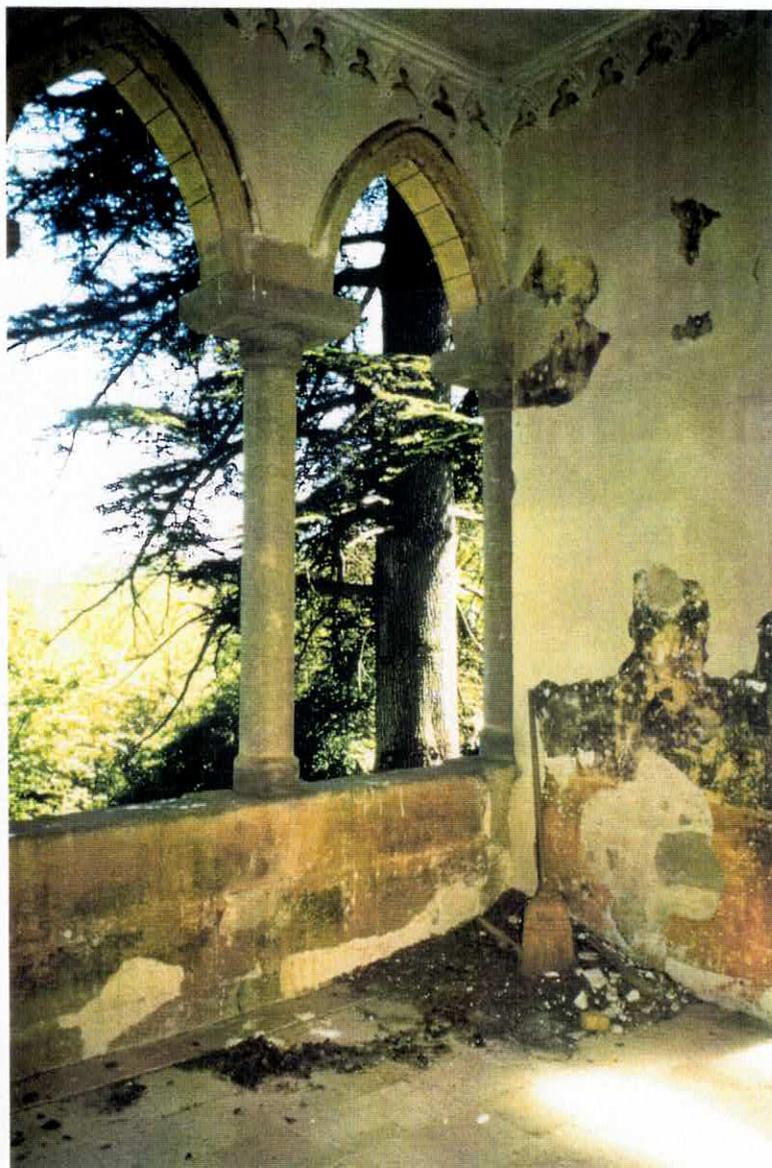
3.1 *Les décors intérieurs*

La décoration intérieure qui complétait l'hommage au Moyen Age, a aujourd'hui presque entièrement disparu.

- Les moulures de billettes au rez-de-chaussée et d'arcatures trilobées à l'étage sont toujours en place.
- Une dépose partielle des plâtres a fait apparaître un décor peint polychrome peut-être d'origine. Les motifs y sont exclusivement décoratifs et géométriques.
- Au rez-de-chaussée, des traces de crochets indiquent que des boiseries couvraient les parties basses des murs, cachant ainsi partiellement les peintures ; elles avaient donc été installées postérieurement.



*Rez-de-chaussée,
Décor intérieur.*



*Etage,
Décor intérieur*





*Etage,
décor néo-gothique
d'une porte*

3.2 Les décors extérieurs

Outre les sculptures médiévales en remploi, le marquis de Castellane paracheva son oeuvre à l'aide de diverses décorations, pour l'essentiel en terre cuite. Réalisations du XIXe siècle, elles ont été laissées sur place lors de la vente du château et furent livrées au pillage.

- Le portail sud accueillait un décor constitué, au niveau du tympan, d'un chevalier, flanqué de part et d'autre de deux faibles reliefs dans un cadre trilobé et représentant, semble-t-il, des armoiries à l'ouest, un personnage à l'est. Selon l'ancienne propriétaire, il fut arraché il y a une vingtaine d'années par un inconnu. Les traces actuellement visibles sur place et les anciennes photographies ne devraient malheureusement pas permettre une reconstitution exacte.

- Moulures, ogives, pinacles, colonnettes et petits chapiteaux complétaient le décor d'allure médiévale. Ils ont, pour la plupart, disparu. Toutefois, les empreintes encore visibles sur place ainsi que les quelques vestiges partiellement conservés peuvent, avec l'aide des anciens clichés, permettre leur reconstitution. Par ailleurs, l'actuel propriétaire, M. d'Ingrando, possède un chapiteau en terre cuite de même modèle, mais de dimension différente, de ceux qui encadraient le portail. Cet exemplaire peut être une référence en cas de copie.
- Des vitraux formés de losanges colorés fermaient les ouvertures du premier étage. Ils ont, eux-aussi, disparu mais un vestige trouvé sur place permet, sans grande difficulté, de les reconstituer.



Détail du portail oriental avant la dépose des décors médiévaux

CONCLUSION

Bien qu'elle soit celle d'une simple fabrique de jardin, l'histoire du pavillon de Maurens-Scopont résume ainsi un certain nombre de comportements envers le patrimoine. Sous l'Empire, alors que le vandalisme atteignait son apogée et menaçait en priorité l'art religieux du Moyen Age, le marquis de Castellane *redécouvrait* l'art médiéval. Il sauvait quelques sculptures des ruines et les mettait en scène dans le parc de son château. Mais le mépris du XXe siècle pour les conceptions, parfois fantaisistes, du XIXe siècle provoquait un nouveau type de vandalisme. En 1960, le pavillon était défiguré par l'arrachage de ses décors qui en constituaient pourtant le fondement. Les pièces archéologiques rejoignaient alors leur nouvel habitacle toulousain : les Augustins dans une présentation muséographique, les Jacobins dans une reconstitution imaginaire mais réaliste du cloître. Ainsi, l'histoire du pavillon et de ses décors n'est qu'un incessant va-et-vient entre le vrai et le faux, où l'art médiéval sert de support à l'imaginaire d'une société, dans une mise en scène fantaisiste, théorique ou didactique.

Le pavillon de Maurens-Scopont possède donc une valeur historique de premier plan. Cependant sa dimension artistique ne peut se révéler à tous qu'à la condition que ses décors lui soient restitués. Cette condition pourrait être remplie grâce à la réalisation de moulages des éléments ayant rejoint les collections publiques. Ainsi se mettrait en place une nouvelle étape de l'étrange destin du pavillon, celle de la reconstitution.

BIBLIOGRAPHIE

De Toulouse à Tripoli, La puissance toulousaine au XIe siècle, Toulouse, Musée des Augustins, 1989.

Les expositions de l'Académie Royale de Toulouse de 1751 à 1791, livrets publiés et annotés par Robert Mesuret, Toulouse, Editions Espic, 1972.

Les Jacobins 1385-1985, Exposition au Réfectoire des Jacobins, Toulouse, 1985.

Saint-Sernin de Toulouse : trésors et métamorphoses, Toulouse, Musée Saint-Raymond, 1989.

Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870, Toulouse, Musée des Augustins, 1982-1983.

Auguste d'Aldéguier, *Eloge de M. le marquis de Castellane* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T. 5, p.

Auguste d'Aldéguier, *Notice sur M. le comte Boni de Castellane* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T. 7, p.273-278.

Bruno Foucart, *Toulouse restaurée* dans *Toulouse : les délices de l'imitation*, Mardaga, 1986, p.169-193.

Paul Mesplé, *Sculptures romanes et gothiques de l'église Saint-Sernin* dans *Revue du Louvre et des musées de France*, 1961, n°4-5, p. 167-174.

Louis Peyrusse, *Le mouvement archéologique*, dans *Toulouse : les délices de l'imitation*, Mardaga, 1986, p.131-143

Louis Peyrusse, *Toulouse et l'art médiéval 1830-1870*, Thèse pour le doctorat de 3e cycle, Toulouse, 1980.

ANNEXES

ANNEXE I : Carte d'accès à Scopont

ANNEXE II : *Liste des ouvrages de M. le marquis de Castellane* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T. 5, 1841-1847, pp. 315-316.

ANNEXE III : Séance inaugurale de la Société Archéologique du Midi de la France, 2 juin 1831 (*Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.1, , 1832-1833, pp. XI-XII.)

ANNEXE IV : Auguste d'Aldéguier, *Eloge de M. le marquis de Castellane* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T. 5, 1841-1847, pp. 297-313.

ANNEXE V : *Discours d'Alexandre du Mège sur la tombe du marquis de Castellane* dans *Journal de Toulouse*, 20 octobre 1845.

ANNEXE I

Carte d'accès à Scopont

ANNEXE II

*Liste des ouvrages de M. le marquis de Castellane
dans Mémoires de la Société Archéologique du
Midi de la France, T.5, 1841-1847.*

LISTE DES OUVRAGES

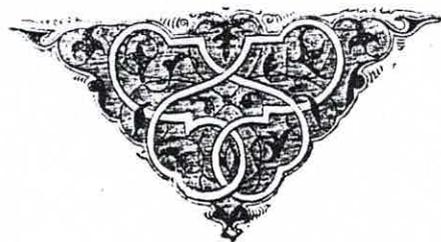
DE M. LE MARQUIS DE CASTELLANE,

AVEC L'INDICATION DU TOME ET DE LA PAGE

DE LA COLLECTION DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE.

Discours d'ouverture de la Société archéologique.	tome 1	page 11
Notice sur deux bas-reliefs du moyen-âge, de l'ancienne abbaye de Saint-Saturnin.	t. 1	p. 4
Voyage du vicomte de Périlhos au purgatoire de Saint-Patrice en Irlande.	t. 1	p. 51
Dissertation sur un coffret représentant le lai d'Aristote et le lai du Ménestrel (inédit).		
Traduction d'une partie du roman de Philomena du XIV ^e siècle (inédit).		
Notice sur l'église de Saint-Aventin, dans la vallée de l'Arboust (Pyrénées).	t. 1	p. 237
Notice et extraits de la vision de Tindal, légende manuscrite du XIV ^e siècle.	t. 2	p. 4
Notice sur les rois Goths qui ont régné dans le Midi de la France, et sur leurs monuments (1 ^{re} partie).	t. 2	p. 109
Notice sur les rois Goths qui ont régné dans le Midi de la France, et sur leurs monuments (2 ^e partie).	t. 2	p. 387
Inscriptions du V ^e au X ^e siècle, recueillies principalement dans le Midi de la France.	t. 2	p. 175
inscriptions du XI ^e au XII ^e siècle, recueillies principalement dans le Midi de la France.	t. 3	p. 53

Inscriptions du XIII ^e siècle, recueillies principalement dans le Midi de la France.	t. 3	p. 193
Inscriptions des XIV ^e , XV ^e et XVI ^e siècles, recueillies principalement dans le Midi de la France.	t. 3	p. 237
Supplément aux inscriptions du V ^e au XVI ^e siècle, recueillies principalement dans le Midi de la France.	t. 4	p. 255
Abrégé des curieuses recherches de François Filhol, hebdomadaire de l'église métropolitaine de Tolose.	t. 2	p. 373
Description de quelques vases péruviens.	t. 3	p. 401
Notice sur l'ancienne église cathédrale de Notre-Dame à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).	t. 4	p. 63
Dissertation sur le sceau de Guillaume VI, seigneur de Montpellier.	t. 4	p. 343
Essai d'un catalogue chronologique de l'imprimerie à Toulouse (1 ^{re} partie).	t. 5	p. 1
Supplément à l'essai de Catalogue chronologique de l'imprimerie à Toulouse dans les XV ^e , XVI ^e et XVII ^e siècles.	t. 5	p. 137
Dissertation sur quelques fragments en marbre blanc, tirés en 1842 et 1843 des fouilles de Martres.	t. 5	p. 157
Nouvelle dissertation sur quelques fragments trouvés à Martres (inédit).		
Autre dissertation sur plusieurs fragments de sculpture trouvés dans les dernières fouilles de Martres (inédit).		



ANNEXE III

Séance inaugurale de la Société Archéologique du
Midi de la France le 2 juin 1831.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE.

1^{re} SÉANCE DU 2 JUIN 1851.

LE Midi de la France est couvert de monumens de tous les âges , mais négligés , inconnus ou dédaignés même , par les habitans de cette vaste région. Les étrangers viennent contempler ces précieux restes ; souvent ils emportent au loin des inscriptions précieuses , des statues ; des bas-reliefs d'un grand intérêt ; et ces objets inappréciables , qui nous auraient fait connaître les origines et les illustrations de nos pères , qui auraient répandu de nouvelles clartés sur notre histoire , sont à jamais perdus pour nous. Les édifices religieux , les cloîtres , les châteaux antiques sont abandonnés. Chaque commotion politique ébranle ces vieux témoins des temps qui ne sont plus , et , si le zèle des hommes instruits ne parvient pas à opposer une digue au torrent dévastateur , il ne nous restera , de tout ce qui a fait la gloire de nos aïeux , que de vagues souvenirs et d'inutiles regrets.

C'est dans le but de conserver , et de faire connaître les monumens qui existent encore dans nos provinces méridionales , que

MM.

Le marquis DE CASTELLANE ;

Le comte DE CASTELLANE ;

Le marquis DE RESSEQUIER ;

L'abbé JAMME , chanoine de la métropole ;
DU MÈGE , ancien officier du génie militaire ;
BRUNO DE BASTOULH , conseiller à la cour royale de Toulouse ;
D'ALDÉGUIER , conseiller à la cour royale de Toulouse ;
DUPUY , colonel d'état-major , en retraite ;
DUBARRY , lieutenant-colonel , en retraite ;
SAUVAGE , professeur de littérature latine ;
BELHOMME , homme de lettres ;
DE LAVERGNE , homme de lettres ;
LÉON DUCOS , négociant , juge au tribunal de commerce ;
SOULAGE fils ;

se sont réunis, le 2 juin 1831, chez M. le marquis de Castellane, afin d'instituer une Société qui, d'après ses Réglemens, devra étudier, recueillir, publier, les monumens antiques et ceux du moyen-âge qui existent encore ou que l'on pourra découvrir, soit dans la Guienne, le Rouergue, l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, soit dans les lieux où des tribus, parties du Midi de la Gaule, se sont établies ; soit encore dans les contrées de l'Orient qui ont été soumises par les Croisés Provençaux, Aquitains, Languedociens, etc.

Les Membres composant cette Réunion, ont adopté à l'unanimité la formation de cette Société, et se sont, à l'instant, constitués, sous la dénomination de SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE.

Une commission, composée de MM. le marquis de Castellane, l'abbé Jamme et Du Mège, devra présenter le 11 du courant, un Projet de Réglemens.

Tous les Membres ont signé et la séance a été levée.

MEMBRES RÉSIDENS ,

Admis depuis la Séance d'installation.

MM.

ADOLPHE CAZE , substitut du procureur-général ,
D'ANDRÉ , professeur de seconde au collège royal ,
URBAIN VITRY , architecte de la ville ,

11 juin 1831.

Idem.

21 janvier 1832.

ANNEXE IV

Auguste d'Aldéguier, *Eloge de M. le marquis de Castellane* dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, T.5, 1841-1847.

ÉLOGE

DE M. LE MARQUIS DE CASTELLANE ,

Maréchal de camp , Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, ancien Colonel de la Garde nationale de Toulouse, Président de la Société archéologique du Midi de la France :

Prononcé à la séance du samedi 14 février 1846.



Chargé de rendre un dernier hommage à la mémoire de celui que nous regretterons long-temps , permettez-moi, Messieurs, de vous faire part des impressions qui se sont réveillées dans mon cœur, et des préoccupations de ma pensée. Lorsque je cherchais à rappeler tous mes souvenirs sur M. le marquis de Castellane, lorsque je parcourais la longue nomenclature de ses travaux de tout genre, un sentiment pénible se mêlait à mes tristes sollicitudes; je me demandais involontairement, si notre société, nouvelle encore, pourrait impunément subir une aussi grande perte, et si cette tombe entrouverte, objet de tant de regrets, ne devait pas détruire aussi nos espérances d'avenir. D'un autre côté, lorsque ma pensée me retraçait les qualités éminentes qui le distinguaient, les dons si rares qui paraient cette nature d'élite, je me prenais à trembler sur la difficulté de ma tâche, et à redouter l'insuffisance de ma parole. Cependant j'ai dû surmonter toutes ces préoccupations. Nos vœux étaient impuissants contre les lois de la nature, et ne pouvaient reculer le terme d'une existence si précieuse. Pour

moi, une pensée me rassure; je vais vous parler de celui qui dirigea nos travaux pendant quatorze années, de ses ouvrages, de ses titres nombreux à notre reconnaissance, et les souvenirs de vos cœurs suffiront, je l'espère, pour faire revivre une image, que ma faible esquisse ne pourra vous retracer que d'une manière bien imparfaite.

Joseph Léonard, marquis de Castellane, naquit à St-Paul-Trois-Châteaux, le 6 novembre 1761. La branche d'où sortait ce nouveau rejeton, était connue depuis long-temps sous le nom de Castellane d'Esparron. C'était un rameau de l'illustre maison de Castellane, issue de ces anciens barons féodaux, qui chassèrent les Sarrazins de la Provence, s'établirent en souverains dans les domaines devenus le prix de leurs exploits, et les réunirent à leur ancien patrimoine. C'est à ce titre que les *sires*, ou *princes* de Castellane, ainsi qualifiés dans les chartes des dixième et onzième siècles, possédaient, depuis 890, la ville et baronnie de Castellane, située près de Sénéz, sur la rive droite du Verdon. Trente-quatre paroisses relevaient de cette ville, qui porte encore aujourd'hui les armes de Castellane. Ce ne fut qu'en l'année 1189, et après une guerre longue et malheureuse, que Boniface marquis de Castellane fut obligé de faire hommage de toutes ses terres à Alphonse, roi d'Aragon, comte de Provence. Malgré cet échec, les richesses et la magnificence des Castellane étaient proverbiales dans toute la Provence. Boniface IV était un des troubadours les plus célèbres de son temps; il dédia ses poésies à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qu'il accompagna à la conquête du royaume de Naples, en 1264, et fut l'un des seigneurs les plus distingués de sa cour. Enfin il n'est pas de famille qui ait fourni plus de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; on en compte plus de cent, qui moururent en possession de commanderies, ou d'autres dignités de l'ordre. Elle a donné à l'église deux archevêques et huit évêques, à l'état une foule d'officiers supérieurs, parmi lesquels on compte trois lieutenants-généraux, et huit maréchaux de camp, des ambassadeurs, et plusieurs chevaliers des ordres du roi. Environné de tant d'illustrations, bercé, sous ce beau ciel de la Provence, par de si anciens et de si poétiques souvenirs, fallait-il s'étonner de retrouver dans M. de Castellane, cet

attirait instinctif pour tout ce qui portait le cachet de la noblesse et de la distinction. Ce fut là aussi, n'en doutons pas, qu'il puisa cet amour passionné des lettres et des arts, charme et précieux ornement d'une si longue vie.

Selon le vieil usage de la plupart des grandes familles, M. de Castellane fut destiné de bonne heure à la carrière des armes. Dès l'âge le plus tendre, son nom fut inscrit dans la brillante compagnie des mousquetaires. En attendant, il fut envoyé au collège de Juilly, qui jouissait alors de la plus haute faveur, et était dirigé par les sujets les plus marquants de l'ordre des Oratoriens. Il s'y distingua par de bonnes et solides études, et s'y fit remarquer surtout par son aptitude singulière à tous les arts du dessin. En 1778, il fut nommé sous-lieutenant au régiment du roi, et en 1786 il obtint une compagnie au régiment *Séguir-Dragons*. Par une ordonnance du 17 mai 1788, le roi établit dans ses armées le grade nouveau de major en second. Ce grade, dit l'ordonnance, était une école d'instruction pour les officiers, que sa majesté destinait à être placés à la tête de ses régiments. M. de Castellane fut pourvu, un des premiers, d'un de ces nouveaux grades, et dès 1788 il fut nommé major en second du régiment de *Médoc-Infanterie*.

Mais les terribles événements de la révolution vinrent bientôt agiter la France; fidèle à son drapeau, M. de Castellane n'hésita pas à le suivre sur la terre étrangère, et il alla à Coblenz renforcer les rangs des nobles émigrés. Il fit avec les princes la campagne de 1792, après laquelle il quitta ses compagnons d'armes, et se retira en Angleterre, pour y attendre la solution des grands événements qui agitaient l'Europe, et se tenir prêt à donner de nouvelles preuves de son dévouement à sa cause, aussitôt qu'il croirait à l'utilité de sa coopération.

Arrivé à Londres, et privé de toutes ressources par la confiscation de ses biens, il n'hésita pas cependant à refuser les secours, que le gouvernement britannique offrait alors aux émigrés français, et ne les accepta que pour le fidèle serviteur, qui n'avait jamais voulu l'abandonner dans son exil. Il ne voulut devoir qu'à lui-même ses moyens d'exis-

tence, et reprenant ses pinceaux avec confiance, il leur demanda ce qu'il croyait ne pouvoir accepter du pays qui lui avait offert un asile. Son talent ne lui fit pas défaut : ses camées, peinture alors à la mode, dans laquelle il excellait, eurent bientôt un succès de vogue; les plus habiles joailliers de Londres se les disputaient, et le prix élevé qu'il en retirait, le mit toujours à même de vivre honorablement, et de venir souvent en aide à ceux de ses compagnons d'infortune, qui n'avaient pas les mêmes ressources.

Au milieu de cette vie paisible, de nouvelles commotions vinrent agiter son exil. Les cris énergiques des provinces qui résistaient, les armes à la main, au torrent révolutionnaire, furent entendus en Angleterre. Les princes résolurent de se rendre au milieu de leurs intrépides partisans, et d'opérer une descente sur plusieurs points de la côte de France. Un appel fut fait à tous les émigrés, et plusieurs corps furent organisés. Au milieu de ce mouvement, M. de Castellane voulut avoir sa part du danger, et il fut nommé adjudant-général du corps d'armée commandé par le prince de Léon. Les troupes s'embarquèrent, et après avoir long-temps et inutilement tenu la mer, la flotte ramena dans les ports d'Angleterre, ces hommes découragés, mécontents de leur inaction et de leurs efforts infructueux. Ce fut à cette occasion que M. de Castellane fut nommé chevalier de St-Louis, et qu'il reçut des mains de M. le comte d'Artois le ruban de l'ordre, comme on le pratiquait alors, en attendant qu'un état plus prospère rendît aux princes la faculté d'ajouter la riche décoration au simple ruban, dont l'exil leur permettait de disposer.

Etranger désormais à tout mouvement politique, M. de Castellane s'empressa de redemander aux beaux-arts des consolations, et d'honorables ressources. C'est ainsi que se passèrent les cinq dernières années de son séjour sur la terre étrangère. Dans cet intervalle, après les journées dont le travail régulier de l'artiste occupait souvent une partie, le noble marquis reprenant son rôle naturel, allait se mêler avec aisance aux personnages les plus éminents de l'époque, dans les salons aristocratiques, où l'on se plaisait à reconnaître en lui un des types les plus remarquables de la grâce et de l'élégance française.

Les jours de proscription cessèrent enfin. Une main puissante avait détrôné l'anarchie qui pesait sur la France, et la radiation de M. de Castellane de la liste des émigrés lui permit de revoir enfin sa patrie. Ce fut au commencement du siècle nouveau, qu'il toucha le sol de cette France tant désirée. L'heureux conquérant qui avait rétabli la tranquillité, faisait alors un généreux appel aux arts et aux talents long-temps proscrits, et confiait à la gloire la noble mission de cicatriser les plaies de la patrie, et de faire oublier les mauvais jours. Paris reprenait une nouvelle vie. M. de Castellane assista avec bonheur à cette autre renaissance, à cet élan simultané des lettres et des arts, qui reprenaient possession de la terre de France, avec un enthousiasme présage de tant d'avenir.

Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'un travail, exécuté depuis avec le goût exquis qui le caractérisait. On sait que la maison de Sévigné s'était fondue dans celle de Castellane, par le mariage de la fille de M^{me} de Simiane avec M. de Castellane d'Esparron. Notre président voulut consacrer un souvenir de famille précieux, et élever en même temps un monument nouveau à cette femme célèbre, dont les œuvres inimitables sont un des plus beaux fleurons de la couronne littéraire de la France. Avec une patience infatigable, il rechercha les portraits de tous les personnages dont M^{me} de Sévigné parle dans ses lettres. Ce n'était pas chose facile : aidé de son fils, qui possédait comme lui à un degré éminent l'art du dessin, il réussit à découvrir, et à reproduire la plupart de ces portraits; dix années suffirent à peine à ce travail, et il parvint enfin à composer ce beau volume, dont chaque page est enrichie d'un portrait authentique accompagné de la citation littéraire la plus remarquable du personnage qu'il représente. Précieuse collection, que son importance ne permet pas de confondre avec un titre de famille, mais que l'homme de goût se plaira toujours à parcourir, et qui retrace d'une manière si neuve et si heureuse le grand siècle de la monarchie française.

Après deux années de séjour dans la capitale, M. de Castellane revint enfin parmi nous, retrouver sa famille et ses nombreux amis.

Pendant sa longue proscription, le dévouement de tous les siens avait paralysé une partie des mesures odieuses prises contre lui ; grâce à cette vigilance intelligente, il put réunir les nombreux débris de sa grande fortune, et reprendre dans notre ville une position convenable à son rang, et qu'il ne devait plus quitter.

Pendant les temps les plus orageux de la révolution, le conseil municipal de la ville de Toulouse avait accordé une généreuse protection aux sciences et aux arts. Il avait formé un musée, pour soustraire à la spoliation les objets précieux, que le respect religieux ne pouvait plus protéger ; il avait réuni les livres, les chartes, et les manuscrits des congrégations dispersées ; les cours publics avaient été successivement rétablis, et mis à la charge de la ville ; enfin il avait créé un bureau d'administration, pour surveiller et diriger tout ce qui concernait les sciences et les arts. M. de Castellane fut appelé à en faire partie, dès son origine ; et sa coopération non interrompue, pendant quarante années, aux travaux de ce bureau, signalé par de si grands services, est un de ses titres les plus honorables à la reconnaissance de tous les amis des beaux-arts.

Dans les premiers jours de l'année 1808, une nouvelle inattendue se répandit subitement dans nos murs. Après le traité de Tilsitt, au faite de la gloire, l'empereur fit porter à la ville de Toulouse l'assurance qu'il viendrait bientôt la visiter ; aussitôt tout fut mis en mouvement, pour assurer au grand capitaine une réception digne de lui. Le Capitole et plusieurs édifices publics furent restaurés ; une garde d'honneur fut formée, et la fleur de la jeunesse Toulousaine s'empessa de remplir les rangs de cette milice improvisée. Investi du commandement de la garde à cheval, M. de Castellane apporta les soins les plus intelligents à sa belle organisation. Tout ce qui concernait ces corps d'élite devint la préoccupation et l'intérêt des Toulousains ; au théâtre ils applaudissaient le nouvel et gracieux uniforme, et la faveur populaire accompagnait l'élégant colonel qui figurait avec tant de grâce à la tête de ses escadrons. L'empereur, auprès duquel il se trouva pendant son séjour, le distingua bientôt au milieu de ceux

qui se pressaient autour de lui; il l'honora de sa bienveillance, et finit par lui offrir de reprendre du service dans les armées impériales avec son grade, offre dont il fut toujours extrêmement avare. Enfin en se retirant, il le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur, et le gratifia d'une tabatière en or, enrichie de son chiffre en diamant. Un accueil aussi flatteur, une si haute appréciation laissa des traces profondes dans l'âme de M. de Castellane, et plus tard, quel que fût son dévouement aux princes que la providence rendit à la France, il ne renia jamais ces faveurs. En vain la malveillance chercha-t-elle à s'en faire une arme contre lui, il méprisa cette attaque, et pensa que ce n'était pas renier ses affections, que de respecter un passé qui avait tant de gloire.

Napoléon se souvint de sa parole en 1812, lorsqu'il conçut l'idée de former ces régiments privilégiés, où il voulut appeler l'élite de la France, sans doute pour augmenter ses ressources dans un moment de détresse, mais peut-être aussi pour se donner des otages, alors que sentant sa fortune ébranlée, il jetait un coup d'œil inquiet, et sur l'extérieur et sur l'intérieur de l'empire. Une lettre du grand maréchal du palais appela à Paris M. de Castellane, en lui annonçant que l'empereur lui réservait le commandement de l'un des régiments des gardes d'honneur, que l'on allait former. Surpris par cette nouvelle inattendue, enlevé à toutes ses affections et à toutes ses habitudes de famille, il s'empressa de se rendre; mais en se présentant devant le duc de Frioul, il ne put lui dissimuler ses hésitations. Prenez garde, lui dit le maréchal : *vous verrez l'empereur, mais songez-y ; on ne peut lui répondre par un refus.* Cependant les événements se précipitaient, l'empereur ne revint pas à Paris, et bientôt la chute de l'empire fit succéder aux prestiges des armes et de la victoire, les droits sacrés de la légitimité.

Dans cette époque intermédiaire et de transition, entre le gouvernement qui s'écroulait, et celui qui se relevait si miraculeusement, un malheur domestique vint frapper notre président. M^{me} la marquise de Castellane fut enlevée à sa famille de la manière la plus inattendue, au milieu des inquiétudes que la gravité des événements politi-

ques excitait dans tous les esprits. M. de Castellane alla chercher quelques consolations auprès d'une fille chérie dans ses propriétés du Midi, et il n'assista pas aux premiers jours de la restauration à Toulouse. Deux mois après il y revint prendre le commandement de la garde nationale Toulousaine, auquel des vœux unanimes l'avaient appelé, et il s'acquitta avec fermeté des devoirs de sa charge, à l'époque désastreuse où le retour de Napoléon amena sur la France cette suite de calamités, dont elle se releva avec tant de peine.

Après les cent jours il reprit son commandement, et tout le monde sait l'esprit de modération qu'il apporta dans l'exercice de ces fonctions si délicates, à une époque où il était difficile de maîtriser l'exaltation, excitée par les événements récents dans notre ville et dans tout le midi. Bien souvent, son calme et sa prudence reçurent de bien injustes interprétations; mais fort du témoignage de sa conscience, il n'abandonna jamais la ligne qu'il s'était tracée; il n'était pas de ceux qui avaient à faire oublier, ni de ceux qui avaient besoin de donner des gages d'un dévouement vivant dans son cœur, alors, comme au temps où il avait bravé les fatigues et les dangers de la proscription; aussi pendant qu'il était en butte à quelques mécontentements isolés, son noble caractère justement apprécié par la grande majorité, lui assurait une immense influence sur les nombreux bataillons de la garde nationale; ils acceptaient avec respect son commandement doux et bienveillant, et ils furent toujours flattés de voir figurer à leur tête un commandant de si noble race, et de si séduisantes manières.

Le gouvernement de Louis XVIII s'occupait depuis quelque temps de régler les grades, et les pensions militaires. M. de Castellane reçut à cette époque du ministère de la guerre un brevet de colonel, et une pension de deux mille francs. Vivement blessé d'une faveur apparente, qui déguisait la privation d'un grade justement acquis, il renvoya le brevet, et remercia le ministre d'une pension que l'état de sa fortune lui permettait de refuser. Quelque temps après, il fut honoré par le roi du brevet de maréchal de camp honoraire, et modéré dans

son ambition comme dans sa conduite, il reçut ce nouveau témoignage de la bienveillance royale avec bonheur et comme la plus honorable récompense de ses services.

En 1818, M. de Castellane résigna ses fonctions de colonel de la garde nationale ; ce fut le moment de son entrée au conseil municipal de la ville de Toulouse, dont il fit partie jusqu'à la révolution de 1830. Dans cette position nouvelle il se fit remarquer par la rectitude et l'élevation de ses vues, et dans les affaires surtout qui concernaient les beaux arts et les embellissements de la cité, ses collègues s'en remettaient avec déférence à sa haute intelligence et à la sûreté de son goût. Plusieurs fois dans ce long intervalle, on voulut le placer à la tête de notre administration municipale, mais il refusa toujours avec modestie ces honneurs dangereux, se bornant à l'utilité d'un concours, qui ne fit jamais défaut aux véritables intérêts de la ville.

Les événements de 1830 rendirent pour toujours M. de Castellane à la vie privée, et par une conséquence naturelle les beaux arts devinrent son unique occupation. Il me tardait, Messieurs, d'arriver à cette période de sa vie, celle qui lui a acquis des droits éternels à notre reconnaissance. Quel que soit l'intérêt qui se rattache aux incidents variés de sa longue et honorable carrière, j'étais empressé de me retrouver au moment où il nous appartient tout entier, où il employa toutes les ressources de son esprit, de son talent, de sa volonté, à l'établissement et à la prospérité de notre société, et où il contracta avec elle cette union intime aussi puissante, j'oserai le dire, que les liens de la famille, et qui devait se prolonger au-delà du terme que la nature semblait lui assigner.

Profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, et surtout aimant passionné de ce moyen-âge, si long-temps méconnu, M. de Castellane jetait souvent un coup-d'œil inquiet sur les délicieuses productions de cette époque, livrées depuis si long-temps aux excès du vandalisme. Dans ses fréquents entretiens avec plusieurs d'entre nous, et surtout avec celui de nos collègues, auquel ses fonctions et ses études donnaient une connaissance plus approfondie des monuments du midi, M. le

chevalier du Mège, il se demandait souvent s'il n'existait pas un moyen de prévenir toutes ces destructions, si fâcheuses à la cause des beaux arts. La solution de ces questions ne se fit pas attendre, et telle fut l'origine de la Société archéologique du Midi. Douze d'entre nous furent convoqués dans les salons de l'hôtel Castellane, le 2 juin 1831; les bases de la société furent arrêtées, le but des travaux publiquement annoncé; et proclamé à l'unanimité président de la société nouvelle, M. de Castellane se dévoua à son œuvre avec une ardeur juvénile, que l'on retrouve bien rarement à un âge aussi avancé. Si je voulais rendre un compte exact, et faire connaître en détail les travaux de tout genre que M. de Castellane a faits pour la société, j'excéderais les bornes d'une simple notice; vous vous rappelez en effet, Messieurs, combien il était rare qu'il n'apportât quelque tribut à nos séances hebdomadaires. Cependant je ne puis passer sous silence plusieurs de ses ouvrages, devenus l'ornement de nos Mémoires, et qui ont assigné à notre président un rang distingué parmi les maîtres de la science.

En 1831, M. de Castellane publia une intéressante dissertation sur deux bas-reliefs en pierre, tirés de l'ancienne abbaye de Saint-Saturnin. Plus tard il nous fit connaître une partie d'un manuscrit de 1466, sur le voyage du *vicomte de Périllos*, au purgatoire de Saint-Patrice en Irlande. Plusieurs auteurs, entr'autres Marie de France, avaient donné la description du purgatoire de Saint-Patrice; mais le voyage du vicomte, depuis Avignon jusques en Irlande, ses singulières aventures, ses descriptions si piquantes des mœurs irlandaises au XIV^e siècle, sont un délicieux spécimen du langage roman de cette époque.

A la fin de l'année 1832, M. de Castellane se dirigea vers les Pyrénées, et sut faire tourner son voyage au profit de la science. Compagnon de toutes ses excursions, je m'étonnais plus d'une fois de l'activité de ce vieillard déjà septuagénaire, à qui l'amour de la science rendait toute la vigueur de la jeunesse. Visitant à cheval les points les plus reculés de nos montagnes, s'arrêtant à tous les objets qui excitaient son attention, tantôt dessinant une inscription, tantôt un de ces nombreux monuments que l'on retrouve épars dans les Pyrénées, il ne rentrait jamais sans rap-

porter des dessins curieux, et sans avoir consigné quelque précieuse découverte. M. de Castellane analysa une partie de ses souvenirs, dans la description de l'église pittoresque de *Saint-Avantin*, qui domine la jolie vallée de Larboust, et présente d'une manière si complète tous les caractères du style néo-grec. Il fit connaître en même temps une série considérable d'inscriptions, d'autels votifs, de sculptures antiques, de divinités payennes, qui peuplent les contrées voisines des anciens *thermes onésiens*, et qui s'élèvent intacts et religieusement conservés pendant une longue série de siècles, au milieu des sauvages habitants des montagnes, tandis qu'ils n'ont pu résister aux caprices et aux vicissitudes de la civilisation.

Un travail historique du plus grand intérêt suivit ceux dont je viens de parler : c'est le mémoire sur *l'empire des Goths, dans le midi, et sur les monuments qu'ils y ont laissés*. Dans cet ouvrage remarquable, M. de Castellane a suivi d'une manière non interrompue, la période des trois siècles, pendant laquelle ces rois ont régné sur le midi de la France, et sur une partie de l'Espagne. Ce sujet soigneusement dégagé des fictions orientales dont il a plu à certains auteurs de l'environner, a été réduit par lui à des proportions justes et exactes, qui en font le travail le plus complet, et le plus authentique sur cette matière; quelques faits les plus incontestables d'après les historiens espagnols, et les chroniques françaises sur chaque souverain, une recherche scrupuleuse de tous les monuments que nous leur devons, tel est le plan simple qu'il a suivi, et au moyen duquel chaque fait se trouve appuyé sur le témoignage incontestable des marbres, des monnaies et des monuments malheureusement trop rares, qui sont arrivés jusques à nous. Au milieu de ce vaste tableau, il a su placer de savantes digressions si simplement exposées, et amenées d'une manière si naturelle, que la réflexion seule fait apercevoir des recherches profondes qu'elles ont occasionnées.

Un travail plus important encore ne se fit pas attendre : je veux parler des trois mémoires sur *les inscriptions antiques, depuis le V^e jusqu'au XVI^e siècle*. Le sujet était vaste, il ne fallait rien moins que le

zèle infatigable de M. de Castellane, pour ne pas se trouver au-dessous de la tâche entreprise. Vous vous rappelez en effet, Messieurs, qu'il a recueilli 316 inscriptions, et qu'il a pris la peine de lithographier de sa main 147 *fac-simile* de ces mêmes inscriptions. Il a eu le soin d'accompagner chacune d'elles de notes intéressantes, tantôt sur les lettres qui les composent, et sur les changements introduits par le temps dans l'écriture lapidaire, tantôt sur les familles dont les noms s'y trouvent rappelés. Il donne la clef des abréviations employées, la valeur des monnaies qu'elles énoncent, et des lieux où elles ont été trouvées. En relisant avec attention ces petits commentaires, on peut prendre une connaissance exacte des anciennes circonscriptions diocésaines, des antiques abbayes, et des communautés religieuses disséminées dans nos contrées. Enfin, et je ne sais à l'aide de quelles recherches, il est parvenu à nous donner une notion assez précise des personnages auxquels ces monuments ont été élevés, personnages connus jadis dans l'intérieur de leur couvent, ou de leur église, mais dont plusieurs doivent toute leur célébrité à la pierre qui nous a transmis leur nom. Il a porté ses investigations non seulement dans le midi de la France, mais encore dans le Nord, en Angleterre, et jusques en Irlande et en Écosse. Un ouvrage aussi remarquable ne pouvait passer inaperçu; il obtint le suffrage des sociétés savantes de la capitale, qui se plurent à lui prodiguer de justes éloges, et il assigna à M. de Castellane une place éminente parmi les plus habiles paléographes de la France.

Toujours infatigable, notre président entreprit, dans les dernières années de sa vie, un travail qui nous manquait, et qui devait exciter toutes nos sympathies. C'est son *catalogue chronologique de l'imprimerie Toulousaine, pendant les 15^{me}, 16^{me} et 17^{me} siècles*. Cet ouvrage important par son étendue et par ses recherches multipliées, avait pour nous un intérêt de cité, qui doit en augmenter le prix. Il nous prouve que, sous le rapport de l'art typographique, Toulouse fut encore une des premières villes de France, à se lancer et à se signaler dans la nouvelle carrière offerte à l'intelligence. Des notes intéressantes et fréquemment intercalées, enlèvent à ce travail l'aridité de la nomenclature.

Une entreprise de ce genre devait par sa nature même offrir de nombreuses lacunes ; cependant elle a été conduite à un degré de perfection qui étonne, et qui laisse bien peu à faire à celui qui voudra la compléter.

Si je voulais parler de tous les travaux de M. de Castellane, ainsi que je vous l'ai dit, Messieurs, ce serait excéder les bornes que je dois me prescrire ; je regrette d'être forcé de m'arrêter, car ce n'est ni votre attention ni votre intérêt qui me feraient défaut. Les publications de la société sont là pour prouver, bien plus que mes paroles, la multiplicité, la variété et la perfection des travaux que nous devons à la plume, aux pinceaux et au burin de M. de Castellane. Malheureusement ils n'y sont pas en entier, et c'est avec regret que je n'ai pu y retrouver certains d'entr'eux, dont ma mémoire conservait le souvenir.

Témoins et admirateurs d'une vie si utilement remplie, nous aimions à penser qu'une vieillesse aussi pleine de sève échapperait encore aux ravages du temps, et que la nature prolongerait son heureuse exception en faveur de celui qu'elle avait si constamment favorisé ; mais nous ne pûmes long-temps nous abuser ; dès l'année 1841, des atteintes fâcheuses vinrent ébranler notre confiance, et il nous fut bientôt impossible de méconnaître les symptômes de cette triste décadence, à qui rien ici bas ne saurait échapper. La parole du vieillard devint traînante et embarrassée ; sa démarche jadis si élégante était pesante et difficile, et l'ingénieuse sollicitude d'une fille qui s'attachait à ses pas, ne put long-temps lui dissimuler une affligeante impuissance. Pour lui épargner un pénible déplacement, la société fut obligée d'exiger qu'il ne quittât plus ses appartements, et elle se fit un religieux devoir de venir dans son salon tenir ses séances hebdomadaires, dont il n'eût pu supporter la privation. Dès ce moment nos liens devinrent plus intimes ; depuis long-temps toutes ses pensées étaient pour nous, mais désormais il s'accoutuma à nous regarder comme une seconde famille, qui rivalisait avec la sienne, pour tromper l'amertume et les douleurs des derniers jours.

Ainsi commença cette dernière époque de la vie de M. de Castellane, qui devait se prolonger quatre années. Long-temps encore il prit part à nos travaux ; la semaine entière était pour lui une préoccupation continue du jour de séance qui devait la terminer. Il nous présentait encore d'utiles recherches, mais sa voix émue et des larmes involontaires trahissaient son affaiblissement. Sa main conserva long-temps son habileté, et quelquefois de remarquables dessins vinrent nous prouver que son goût plus puissant que la nature, avait assez d'énergie pour diriger et rectifier sa débile main. Mais chaque jour se faisait sentir de tout son poids : indifférent aux choses ordinaires de la vie, on ne retrouvait plus en lui que des éclairs momentanés de son intelligence artistique. Cicéron a dit quelque part ce mot bien souvent répété, *que les lettres sont la distraction de la vieillesse*. Combien cette expression est faible et insuffisante à rendre ce que nous avons tous observé dans ce vieillard déjà affaibli, mais retrouvant sa vie et son intelligence, aussitôt qu'arrivait à son oreille quelque chose de ces beaux arts et de ces études qu'il chérissait. Jusques à ces derniers moments, ces mots sacrés produisaient sur lui un effet instantané, et pour ainsi dire galvanique, comme si plus puissant encore que les lettres, l'amour des beaux-arts communiquait à ses adeptes une autre vie, dont les organes plus subtils que ceux de la vie ordinaire, s'attachent à l'organisation physique d'une manière indissoluble, sans être assujettis à aucune de ses décadences.

Vers la fin de l'année 1845, les symptômes qui nous alarmaient depuis long-temps, s'aggravèrent de la manière la plus effrayante. Lorsque nous nous réunîmes autour de lui, à la clôture de nos travaux annuels, pour presser sa main, et lui donner, selon l'usage, l'adieu du départ, il n'est aucun de nous qui ne rapportât de cette entrevue, qui devait être la dernière, de bien tristes pressentiments. Nos craintes ne tardèrent pas à se réaliser : une maladie aiguë, se joignant à sa faiblesse ordinaire, ne laissa plus d'espérance à sa famille désolée. Dans cet instant suprême, le noble vieillard, dont l'esprit s'était tourné depuis long-temps vers les idées religieuses, sembla se réveiller pour donner des preuves non équi-

voques de ses sentiments chrétiens, et il rendit le dernier soupir. le 17 octobre 1845.

Eloignés de Toulouse à cette époque, plusieurs d'entre nous eurent le regret de ne pouvoir assister à ses derniers moments; il nous semblait que nous aussi nous avions le droit d'entourer son lit de mort, d'augmenter le nombre de sa famille, et d'obtenir de lui un dernier regard; mais un assez grand nombre eut le temps d'accourir, pour représenter la société à ces tristes funérailles, et une voix amie put être notre organe pour saluer d'un dernier adieu la dépouille de celui qui venait de nous être enlevé. Nous ne fûmes pas les seuls à comprendre la perte que venait de faire la ville de Toulouse. Jamais concours plus nombreux n'avait accompagné les obsèques d'un simple particulier. Chacun voulut payer un dernier hommage à celui qui avait su, dans sa longue vie, se concilier de si nombreuses sympathies. Le peuple, que ses instincts ne trompent guère, se pressait en masse autour du noble seigneur qu'il avait aimé pour lui-même, sans qu'il se fût fait courtisan de popularité, et les membres isolés de la garde nationale suivaient tristement le cercueil, regrettant que la garde entière n'eût pas été convoquée, pour rendre les derniers honneurs à celui qui l'avait si long-temps et si honorablement commandée.

Ces regrets, cet empressement, ces suffrages unanimes, c'était, Messieurs, l'hommage et le jugement impartial et spontané de la cité, envers un des citoyens qui l'avaient le plus honoré. Pour nous, Messieurs, qui avons été plus à même d'apprécier le noble caractère de M. de Castellane, et qui avons été l'objet de son affectueuse intimité, il nous appartient de dire combien il est rare de trouver réunies tant de distinctions et d'éminentes qualités. Issu d'une famille illustre, riche des faveurs de la nature et des dons de l'esprit, ceux qui ne le connaissaient pas, purent seuls donner à ses grandes manières une interprétation qui ne leur convint jamais. Son abord fut toujours facile et bienveillant; jamais il ne sortit de sa bouche un mot qui pût rappeler des avantages dont tant d'autres s'enorgueillissent; son esprit élevé, mais inoffensif, acceptait le présent sans récrimination et sans retours

chagrins vers un passé détruit; pour ceux qui le connurent le mieux, sa politesse exquise, et parfois réservée, cachait presque toujours un sentiment d'embarras et de timidité naturelle, qu'il ne put jamais surmonter.

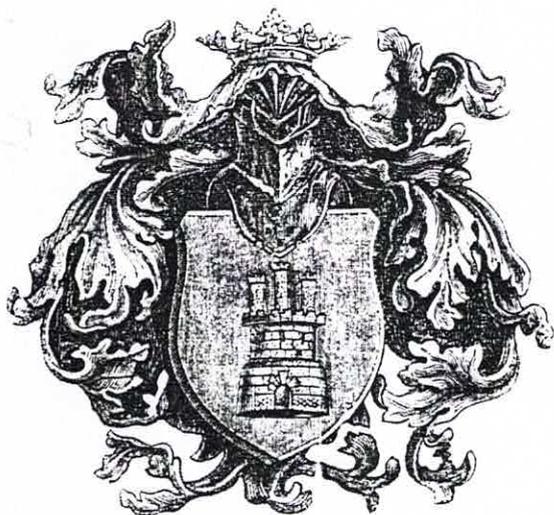
Sous le rapport de la science, il se distinguait par une absence complète de prétention, et cependant peu de vies ont été plus pleines que la sienne. Ses études longues et assidues lui avaient acquis les connaissances les plus étendues; mais jaloux de les dissimuler, il fallait une longue habitude, pour s'apercevoir que peu de sciences lui étaient étrangères, et que pour toutes choses il avait un jugement certain, et une appréciation éclairée. Dans les arts chacun a connu sa supériorité. Riche de ses souvenirs, de tout ce que lui avaient appris ses longs voyages, il s'était environné de toutes les ressources de la science. Ses immenses collections, œuvre intelligente et non interrompue d'une si longue carrière, lui retraçaient sans cesse ce que la peinture, la sculpture, l'architecture avaient produit de plus parfait, et ajoutaient chaque jour à ce goût exquis, produit de l'étude sans doute, mais avant tout précieuse faveur d'une nature éminemment artistique.

Enfin dans la science de l'archéologie, occupation exclusive des 14 dernières années de sa vie, c'est encore le meilleur modèle que nous puissions nous proposer. Malgré ses profondes connaissances, il écartait avec soin le pédantisme de la science, pour ne présenter que les idées les plus claires et les plus précises; dirigé par son goût, il ne s'attachait qu'aux sujets intéressants par eux-mêmes, et la sobriété et la bonne foi de ses dissertations lui valurent toujours une confiance, que l'on refuse avec raison aux interprétations vagues et à des commentaires hasardés.

Tel était, messieurs, celui que nous avons perdu. En retraçant son caractère, pourrait-on m'accuser de m'être laissé aller aux sentiments de mon cœur, ou bien à des impressions exagérées, résultats ordinaires de la concentration de la pensée. Je ne crains ce reproche d'aucun de ceux qui ont connu l'homme éminent auquel cet éloge est consacré. Ils n'y verront, je l'espère, que l'expression d'un jugement réfléchi

et d'une profonde conviction; et nous, messieurs, qui regardons avec anxiété le vide immense que la mort a fait dans nos rangs, rappelons-nous toujours les exemples de celui qui dirigea si long-temps nos travaux, et réunissons nos efforts pour faire prospérer une société qu'il avait créée, dans laquelle il avait placé toutes ses affections : ce sera la meilleure manière d'honorer sa mémoire.

AUGUSTE D'ALDÉGUIER,
président de la société.



ANNEXE V

*Discours d'Alexandre du Mège sur la tombe du
marquis de Castellane dans Journal de Toulouse,
20 octobre 1845.*

Voici le discours qui a été prononcé par M. Du Mège sur la tombe de M. le marquis de Castellane, président de la Société archéologique :

« Messieurs,

» La mort d'un homme de bien est toujours une calamité. Mais le sentiment qui naît de cette perte est plus expansif, plus universel, alors que celui qui descend dans la tombe réunissait aux vertus de l'homme privé, toutes les qualités qui donnent des droits à l'estime publique.

» S'il est toujours difficile à l'homme inconnu de se frayer une route nouvelle et d'atteindre à la célébrité, celui qui est né dans une classe élevée n'a pas moins d'obstacles à surmonter; car il doit porter honorablement le nom de ses pères, ne point le laisser déchoir du rang qu'il occupe, et ajouter même à son éclat. *Noblesse oblige*, disait-on autrefois, et parmi les devoirs à accomplir se trouvait en première ligne celui d'être toujours prêt à verser son sang pour le prince et pour la patrie. Glorieux et saint privilège dont la famille de Castellane a usé pendant plus de six cents années, et que n'avait pas oublié celui dont nous environnons aujourd'hui le cercueil.

» En remontant vers les premiers temps de sa famille, on voit ses aïeux tenant en souveraineté les nombreux domaines qu'ils possédaient en Provence, et ne voulant reconnaître pour suzerains que les empereurs qui leur en avaient donné l'investiture. Depuis cette époque reculée, les Castellane ont fourni à l'état une série, non interrompue, d'hommes distingués, et parmi eux, le Midi compte, avec orgueil, l'un de ses plus illustres troubadours.

» De si glorieux exemples ne furent point perdus pour M. le marquis de Castellane, et la vieille armée de France le compta au nombre de ses officiers-supérieurs les plus instruits, et sur lesquels semblait reposer l'espoir d'un avenir qui bientôt devait se fermer pour eux.

» Au milieu des ennuis, des rigueurs même de l'exil, M. de Castellane ne se courba point sous le poids de l'adversité. Ami des arts du dessin, il sut les cultiver avec le goût de l'homme du monde, et avec le talent de celui qui en fait toujours son étude. Nul n'a connu mieux que lui l'histoire de la gravure, nul n'apporta plus de soins à en recueillir les productions variées. A son retour en France, fixé pour toujours dans Toulouse, il y contribua puissamment à la renaissance de la sculpture et de la peinture, et durant plusieurs années, il devint en quelque sorte le directeur de cette branche importante de l'instruction publique.

» Dans la suite, des occupations, plus profondes, plus sérieuses, mais qui se lient étroitement avec la théorie et la pratique des arts, vinrent ajouter encore à la tâche qu'il s'était imposée, et aux importants et nobles services qu'il voulait rendre à la ville, devenue pour lui une seconde patrie.

» Cette ville, trois fois capitale d'un royaume puissant, plus tard métropole du comté qui porte son nom, et de la plus belle province de France, est honorée par de longs et glorieux souvenirs. Son enceinte renfermait de nombreux monuments, le pays voisin en possédait aussi un grand nombre. Etudier ces moniteurs du passé, les conserver, les faire connaître, telle fut la mission que la société archéologique voulut remplir. M. de Castellane fut placé à la tête de cette institution pendant quatorze années; et que l'on ne pense pas que, satisfait de cet honneur, il ait négligé de payer un tribut à cette science des anciens jours, qui compte aujourd'hui tant de fervents disciples. Chez lui, les devoirs de la plus aimable courtoisie, de l'urbanité la plus parfaite, n'avaient point effacé les souvenirs classiques. Il n'eut pas besoin, comme d'autres, de refaire son éducation littéraire. Pour lui, comme le dit Cicéron, apprendre ne fut autre chose que se ressouvenir. Nos recueils contiennent plusieurs dissertations dues à la plume élégante et facile de M. de Castellane, opuscules où la profondeur des recherches disparaît sous les grâces du langage.

» Son beau travail sur les livres imprimés à Toulouse, recevra sans doute un accroissement nécessaire : mais nulle idée ne dut paraître plus heureuse à la Société Archéologique, que celle de réunir dans un même cadre, les titres de tous nos monuments typographiques et d'appeler sur eux un intérêt qu'on leur avait refusé jusqu'alors. N'oublions pas un mémoire plus important encore, la réunion des inscriptions des provinces méridionales pendant le moyen-âge; ce travail, qu'il a fait avec un soin remarquable, et où il a montré toutes les connaissances de l'historien et du paléographe le plus exercé, lui a mérité le nom de Gruter français. C'est lui en effet, qui le premier a conçu et exécuté le projet de rassembler en corps cette longue suite de monuments écrits que l'on avait dédaignés jusqu'alors, oubliant que là se retrouvaient d'importants matériaux pour nos annales et de religieux et touchants souvenirs.

» C'est au milieu de ces occupations que M. de Castellane a passé ses dernières années. Que sont les vains plaisirs du monde, les triomphes de l'ambition même, si on les compare avec les doux loisirs qu'offre l'étude? Semblable à l'un des sages de la Grèce, M. de Castellane a pu dire qu'en vieillissant il apprenait toujours. Mais dans ses travaux il se rappela les préceptes d'un autre ancien (1) : Il donna à l'examen de chaque objet l'attention et le temps nécessaire; et c'est ainsi qu'il est parvenu à laisser des marques durables de son amour pour la vérité historique et de son enthousiasme pour les arts. Hélas! nous ne l'entendons plus nous donner des consolations, alors qu'un monument tombait sous les efforts des vandales de notre âge, et nous faire concevoir l'espérance d'en conserver ou d'en découvrir de plus importants encore. Nous ne le verrons plus nous offrant le modèle de l'application au travail. Parvenu à un âge avancé, il répondait à ceux qui craignaient pour lui les suites d'une étude péniblement prolongée : « Je profite des recherches de ceux qui m'ont précédé, heureux si ceux qui nous suivent profitent des miennes..... »

» Des pertes multipliées avaient déjà porté le deuil dans nos âmes, nous regrettions déjà de nombreux confrères, estimés pour leurs talents, aimés pour leurs vertus : mais M. de Castellane nous restait encore. Nous nous pressions autour de lui comme des soldats décimés par le fer ennemi se serrent autour de leur glorieux drapeau. Ce signe de ralliement est tombé; il ne nous reste plus que l'amour du pays et d'honorables exemples à imiter. Nous ne reculerons pas devant cette tâche, et pour nous encourager nous répéterons le nom de Castellane, consacré pour toujours dans cette ville, et qui ne s'effacera jamais de nos cœurs. »

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	3
I PRESENTATION GENERALE DU PAVILLON	5
1 LE MARQUIS DE CASTELLANE (1761-1845), CREATEUR DU PAVILLON	6
1.1 <i>L'homme public</i>	7
1.2 <i>Le collectionneur érudit</i>	8
2 LE PAVILLON DU MARQUIS DE CASTELLANE	11
3 LE PAVILLON ET SES DECORS AU XXe SIECLE	19
II LES ANCIENS DECORS : ESSAI DE RECONSTITUTION	22
1 LES COLONNES, BASES ET CHAPITEAUX GOTHIQUES	25
1.1 <i>Les colonnes</i>	27
1.2 <i>Les bases</i>	28
1.3 <i>Les chapiteaux</i>	35
2 LES SCULPTURES ROMANES ET GOTHIQUES	42
3 LES DECORS DU XIXe SIECLE	54
3.1 <i>Les décors intérieurs</i>	54
3.2 <i>Les décors extérieurs</i>	56
CONCLUSION	58
BIBLIOGRAPHIE	61
ANNEXES	62